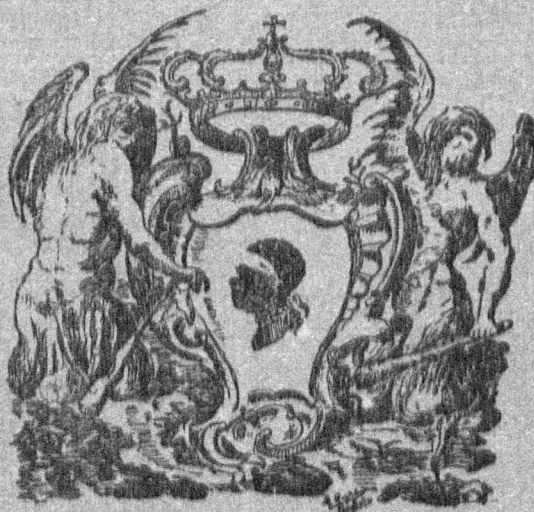


REVUE de la CORSE

ANCIENNE et MODERNE

Historique, Littéraire et Bibliographique

MENSUELLE



SOMMAIRE

	Pages
BARTHOLI-SABAD (FRANC.) <i>Une députation d'Ajaccio au roi de Naples</i>	181
AYMÈS (P.) <i>La légende et l'histoire dans la vie agricole en Corse</i>	205
ABBATUCCI (DOCTEUR). <i>La prétendue gale de Napoléon Bonaparte</i>	219
BATTESTI (JULIE). <i>La Monnaie de Pascal Paoli</i>	222

Bibliographie et Nouvelles

AVIS

Nous informons nos abonnés que nous venons de recevoir la lettre suivante de notre imprimeur :

Langres, le 4 juillet 1938.

Monsieur le Professeur,

Depuis un an à pareille époque, malgré deux augmentations de salaires (janvier et juillet 1938), nous avons maintenu intégralement les conditions que nous vous avons remises.

Malgré toute notre bonne volonté, il ne nous est plus possible de supporter seuls cette charge. Nous regrettons sincèrement d'être dans l'obligation de vous informer que nous majorerons nos factures de 6 pour 100 à partir du 1^{er} juillet 1938.

A cela s'ajoutera l'augmentation de 0,76 pour 100 en vertu du décret-loi du 3 mai 1938.

Veuillez agréer, etc.

En conséquence, les ressources de la Revue n'étant pas indéfiniment extensibles, nous avons le regret d'informer nos abonnés que nous supprimerons le numéro des mois d'été et que la Revue ne paraîtra plus que cinq fois dans l'année. Puisse ce sacrifice, que nos abonnés voudront bien accepter afin d'assurer l'existence du périodique, être le dernier ! Mais Dieu seul connaît l'avenir et la durée de cette hausse continue autant que catastrophique !

Abonnés qui tenez à la vie de ce périodique corse, faites un abonné !

Nous prions nos fidèles abonnés de bien vouloir nous faire parvenir par mandat-poste ou chèque postal le montant de leur abonnement pour l'année 1938.

Ils nous éviteront le recouvrement par la poste qui exige un long et fastidieux travail et une dépense de cinq francs par quittance présentée. Notre trésorerie, bien appauvrie, ne pourrait pas supporter de tels frais.

DIRECTION :

Professeur A. AMBROSI-*n*, 107, Rue de Sèvres, PARIS (VI^e)

COMPTE POSTAL : Paris 813.42 — TÉLÉP. Litré 44-66

REVUE DE LA CORSE

ANCIENNE ET MODERNE

Une députation d'Ajaccio au roi de Naples (1806)

Ce jour-là, il pleuvait. Le merveilleux golfe ajaccien retrouvé avec délices et habituellement ensoleillé, radieux, s'embrumait derrière les fines hachures grises de la pluie. J'aurais pu me diriger vers les œuvres de Hugo ou de Flaubert. Mais le dieu des chercheurs veillait. La certitude de rester chez moi m'avait donné le courage d'entreprendre. Et c'est jusqu'au coin gris des archives que je dirigeai enfin mes pas.

Elles sont là, toujours au même endroit depuis si longtemps... La maison et elle sont de la même époque. Elles ont vieilli ensemble... Liasses nouées de vieilles ficelles. Je donne la préférence à celles de papier gros grain légèrement bleuté, avec de fines rayures en filigrane et à bords mal rognés, où, pour peu que l'écrivain hésitât légèrement, les lettres ont l'air d'avoir été non pas écrites mais pointillées.

Une vague odeur rancie de poussière mouillée... Le parfum habituel des vieux papiers... qui dit tant de choses : les activités défuntes, les cerveaux desséchés, les doigts immobilisés... Tout un passé récent et mort palpite dans les feuillets. Nous mêmes, dans cent ans... Hum ! Ce sacré temps de pluie ! Le gosier s'enroue. Hum !

Je suis donc tombé ce jour-là sur un manuscrit qui vaut peut-être qu'on le tire de sa poussière. Il s'agit d'une relation du voyage effectué par l'arrière-grand-père de ma femme, qui avait reçu mission d'aller dans

le royaume napolitain présenter à Joseph Bonaparte, récemment couronné roi de Naples, les félicitations de la ville d'Ajaccio. Il est divisé en trois colonnes : celle de gauche comprend les dates, celle de droite les noms des localités parcourues, et celle du milieu, la plus importante, contient le compte rendu du voyage avec de sobres impressions de route.

Le départ d'Ajaccio est du vingt-cinq août mil huit cent six. Il était intéressant de rechercher le procès-verbal de la réunion du Conseil municipal qui a décidé et consacré cette mission. Nous en avons trouvé quatre, qui tous nous paraissent dignes, à des titres divers, d'être publiés. La première réunion est du quatorze juin mil huit cent six. Un membre du conseil municipal prend la parole pour engager l'assemblée à envoyer les félicitations de la ville, d'abord à l'Empereur Napoléon pour sa victoire d'Austerlitz, qui, entre parenthèse, remontait au deux décembre mil huit cent cinq, c'est-à-dire presque à neuf mois, et aussi à Joseph Bonaparte, qui venait d'être couronné roi de Naples. Un autre procès-verbal, également du quatorze juin, très court, contient la demande au préfet en vue d'obtenir l'autorisation de se réunir en séance extraordinaire pour fixer la composition des deux députations. Il n'a qu'un intérêt minime, mais nous ne l'avons pas éliminé parce qu'il comporte les signatures de vingt conseillers municipaux, dont il peut être intéressant de connaître les noms.

Le troisième procès-verbal, qui est du seize juin, relate les opérations du vote qui a désigné les seize délégués appelés à former les deux délégations composées chacune de huit membres. Il n'a lui aussi que peu d'intérêt, car il semble faire double emploi avec le quatrième procès-verbal. Nous l'avons maintenu ici à cause de sa rédaction pittoresque, et pour les vingt-deux noms de conseillers municipaux qui lui font suite. Car le premier et le quatrième procès-verbal ne comportent que six si-

gnatures. Enfin le quatrième procès-verbal, également du seize juin mil huit cent six, constitue ce que l'on pourrait appeler la pièce de résistance. Les opérations, d'où est sorti le choix des seize délégués, sont relatées dans un style moins pittoresque mais plus officiel et nous y trouvons le texte des deux discours qui devaient être lus l'un à Paris et l'autre à Naples, et sur lesquels nous reviendrons.

Nous savons donc que chaque mission devait comporter huit membres. Or de la simple lecture du cahier de route que nous possédons, il ressort que son auteur a fait tout le voyage seul, qu'il a été seul reçu par le roi Joseph, et qu'il est de même revenu seul. Qu'a-t-il fait de ses compagnons de route? Ces derniers sont-ils partis? Ou bien, par raison d'économie — car la tradition veut que les finances de la ville d'Ajaccio n'aient jamais été très prospères — le nombre des envoyés aurait-il été réduit de huit à un? Nous avons cherché dans la liasse des délibérations de 1806 à 1810 si, entre le seize juin et le vingt-cinq août mil huit cent six, le conseil municipal aurait pris une décision analogue, ou en aurait fait mention par la suite. Nous n'avons rien trouvé.

Sans doute en dehors du Conseil municipal, et par simple convention entre eux, les sept autres membres se sont abstenus et ont laissé partir le huitième seul. Mais ce n'est là qu'une supposition. Ce huitième qui est parti était François-Marie Levie (1) lui-même, le maire d'Ajaccio. Nous en trouvons d'abord la preuve dans ce fait que ce dernier était le père du grand-père de la femme de l'auteur de ces lignes, et que le document que nous donnons ci-dessous a été retrouvé chez nous. La chose est aussi établie de façon non douteuse par le texte

(1) Ne pas confondre ce nom de Lévie (v-i-e), qui est du reste aussi celui d'un gros village de la Corse, avec le patronyme judaïque Lévy.

de la relation de voyage, dont le rédacteur nous apprend qu'arrivé à Livourne il a écrit à son beau-frère Meuron, à Ancône. (Jean-Paul Meuron, Commissaire Général des relations commerciales dans les états de Sa Sainteté à Ancône, qui était en effet son beau-frère) et à son cousin Joseph. Pour ce dernier, il néglige de donner le nom de famille, ce qui implique manifestement qu'il est semblable au sien. Il s'agit en effet de Joseph Levie, Lieutenant-Colonel dans les troupes de Sa Majesté le roi d'Italie, et dont le quartier général était alors à Civitavecchia. Le maire François-Marie Levie figure du reste en tête de la liste des envoyés à Paris. S'est-il seul acquitté des deux missions, et a-t-il été à Paris d'abord, puis à Naples?

On connaît l'incident vestimentaire qui serait survenu entre François-Marie Levie et Madame Letizia Ramolino, mère de Napoléon I^{er}, dans les salons de laquelle il s'était présenté dans une tenue peu correcte; je crois même en bottes, ce dont Madame Mère lui avait exprimé son mécontentement. Il s'était crû autorisé à rendre visite à sa cousine germaine en tenue de voyage, mais celle-ci était déjà imbuë des principes d'étiquette que la cour de son fils devait soutenir devant toute l'Europe. Il est donc allé à Paris. Mais à quelle date?

Nous avons dit que le quatrième procès-verbal contenait le texte des deux adresses. Celle destinée à l'Empereur Napoléon est rédigée dans le style grandiloquent et ampoulé de l'époque, auquel s'ajoute par surcroît en la circonstance une tendance à la courtoisie. Le discours préparé pour le roi de Naples ne le cède en rien au premier comme emphase, mais il est, semble-t-il, plus intime; l'auteur considérait le roi Joseph comme plus près de lui et ne détestait pas d'essayer même de l'égayer ou de l'attendrir.

Il serait intéressant de savoir si le voyage à Paris a été effectué par François-Marie Levie, dans les mêmes con-

ditions. Cela viendrait compléter ce modeste exposé, et c'est dans cette attente que nous n'avons pas retranché du procès-verbal de la séance du Conseil municipal d'Ajaccio le discours destiné à l'Empereur Napoléon. Quelqu'un peut-être un jour comblera cette lacune. A moins que le dieu capricieux des chercheurs ne nous fasse découvrir au même coin, du même auteur, la relation de ce voyage à Paris. Bien que la mention suivante, que nous trouvons à la dernière page du document, d'une écriture différente, semble laisser peu d'espoir : « *Reste des certificats de famille envoyés à Paris à S. M. l'Empereur* ». Ce qui tendrait à indiquer que beaucoup des papiers de la maison ont pris le chemin de la capitale.

En tous cas nous savons qu'à l'époque dont il s'agit ici le Maire était, comme nous l'avons dit, François-Marie Levie, le préfet du département du Liamone Arighi, et les procès-verbaux des délibérations nous donnent les noms des vingt-deux conseillers municipaux qui ont collaboré à ce qui nous occupe.

Le document que l'on va lire plus loin est rédigé en italien mais les procès-verbaux des réunions du Conseil municipal ont été rédigés en français, avant la fixation définitive de l'orthographe, ce qui excuse beaucoup de fautes, et les confirme même, comme le *tems* sans *p*, et d'autres.

Séance extraordinaire du Conseil Municipal de la ville d'Ajaccio du 14 Juin 1806

« Ce jourd'hui quatorze du mois de juin de l'an mil huit cent six à midi,

« Le Conseil municipal de la ville d'Ajaccio, chef-lieu du département du Liamone, étant réuni dans la salle de séance de la Mairie pour des affaires extraordinaires à ce autorisé par la lettre de Monsieur le Préfet en date du douze courant.

« Un membre a pris la parole et a dit : Messieurs, il est un devoir bien doux de rappeler votre attention sur un objet intéressant et cher à nous tous : Le héros que nous avons vu naître, que le vœu unanime des Français a appelé au trône, que le monde admire, a remporté une victoire aussi prodigieuse par sa promptitude, aussi heureuse par ses succès qu'on n'en trouve l'exemple dans les annales de l'antiquité : c'est la victoire d'Austerlitz.

« Le Grand Electeur de l'Empire, le Prince Joseph, à la tête d'une armée victorieuse, a conquis le royaume de Naples ; il en est devenu le Roy et nous nous sommes réjouis à de si grands événements.

« Pour suivre l'élan de nos cœurs je propose deux députations chargées l'une de féliciter Sa Majesté l'Empereur des Français et Roy d'Italie sur l'heureux résultat de la bataille d'Austerlitz, l'autre de présenter les félicitations de la ville d'Ajaccio à Sa Majesté le Roy de Naples sur son avènement au trône.

« Le conseil partageant l'avis émis par l'honorable membre a délibéré à l'unanimité que M. le Préfet sera prié d'autoriser le conseil à se réunir extraordinairement et le plus tôt possible pour procéder à la nomination de deux députations dont une pour Paris afin de féliciter l'Empereur des Français et Roy d'Italie sur la victoire remportée à Austerlitz ; et l'autre pour Naples afin de présenter les félicitations de la ville à Sa Majesté le Roy de Naples sur son avènement au trône.

« Charge M. le Maire de faire le prompt envoi de cette délibération à M. le Préfet, et de solliciter l'autorisation qu'on a l'honneur de lui demander.

« De tout quoi en a été dressé le présent procès-verbal qui a été signé par tous les membres du conseil, le Maire et Secrétaire de la Mairie.

M. LEVIE, BARBERI, SAMPOLO, CAMPIGLIA, SANTA MARIA, André TOUTANJON. »

Séance extraordinaire du 14 Juin 1806

« Le conseil a arrêté à l'unanimité, que demande sera faite à M. le Préfet pour pouvoir obtenir son autorisation sur la réunion extraordinaire pour la formation des députations, qui seront présentées devant Sa Majesté l'Empereur des Français, et le Roi de Naples et des Deux-Siciles.

M. LEVIE, MARTINENGHI, S. CAMPI, MONERO, COURAUD, Filippo PAZZI, Paul-François VICO, PUGLIESI, CAURO, BUSCIA, Giuseppe CUNÉO, SANTA-MARIA, PERALDI, Silvestro COLONNA ORNANO, André TOURANJON, CAMPIGLIA, FORCIOLI, BARBERI, SAMPOLO, J. LEVIE. »

*
* *

Séance extraordinaire du 16 Juin 1806

« Le conseil ayant arrêté que la députation pour Paris serait composée de huit membres et celle pour Naples aussi de huit, il a été procédé à leur choix, et à l'unanimité a délibéré que Mrs Levie, F. Marie, André Ramolino, Barberi Joseph payeur à Bastia, Denis Cunéo Ornano, Jean-Baptiste Bertolosi, général de brigade, Noël Martinenghi, François Peraldi d'Antoine et André Campi, seront invités par le Maire, qui leur adressera expédition du présent après qu'il sera revêtu de l'approbation du Préfet, de se rendre dans le plus bref délai à Paris pour féliciter au nom des habitants d'Ajaccio Napoléon, Empereur des Français, sur l'heureux succès remporté dans la bataille d'Austerlitz.

« Il a été aussi procédé au choix de celle de Naples, et la pluralité des suffrages a été pour Messieurs Pierre François Chiappe, Procureur impérial près la Cour d'ap-

pel ; Alexandre Colonna aussi Procureur impérial près celui de première instance ; Simon Mussi, chanoine de la cathédrale ; Joseph Pô, adjoint de la Mairie d'Ajaccio ; Pierre della Costa, juge à la Cour d'appel ; Jean-Baptiste Pietrapiana, homme de loi ; Jean Paul Meuron, Commissaire général des relations commerciales à Ancône et Joseph Levie de Pierandré, colonel dans les troupes du Roi d'Italie, lesquels sont invités aussi par le Maire qui leur adressera expédition du présent après qu'il sera revêtu de l'approbation du préfet, pour se rendre dans le plus bref délai à Naples pour féliciter Joseph Napoléon Roi de Naples sur l'heureux avènement qui l'a élevé dans son auguste famille. Enfin lui présenter l'expression de la joye, du respect, et du dévouement dont le peuple de la ville d'Ajaccio qui se glorifie de l'avoir vu naître (*est pénétré*).

L. CAMPI, MONERO, André TOURANJON, Filippo PAZZI, PUGLIESI-CONTI, MARTINENGHI, COURAUD, M. LEVIE, SAMPOLO, BUSCIA, J. LEVIE, SAMPOLO, Luigi CARBONE, Giovan Andrea CAURO, VICO, COLONNA ORNANO, PERALDI, FORCIOLI, BARBERI, CAMPIGLIA, Juseppe CUNEO, SANTA MARIA.

*
* *

Séance extraordinaire du Conseil Municipal de la ville d'Ajaccio du 16 Juin an 1806

« Ce jourd'hui seize du mois de juin de l'an mil huit cent six à onze heures du matin.

« Le Conseil municipal de la ville d'Ajaccio chef-lieu du département du Liamone s'est réuni aujourd'hui dans la salle des séances de la Mairie au nombre prescrit par

la loi conformément à la lettre du Préfet en date du quatorze du courant.

« Le Maire assisté du secrétaire en chef provisoire de la Mairie a pris place au bureau, a ouvert la séance et a dit que l'objet de la réunion du conseil en ce jour était de s'occuper du choix de deux députations composées d'hommes connus autant par leur civisme que par leur talent, dont une pour se rendre à Paris féliciter au nom des habitants de la ville d'Ajaccio Napoléon Empereur des Français et Roy d'Italie *sur* l'heureux succès de la bataille d'Austerlitz, et l'autre dans la capitale du royaume de Naples pour féliciter Joseph Napoléon Grand Electeur de l'Empire français *sur* son élévation à la dignité royale, et sur la conservation de la même, rendue héréditaire dans son auguste famille.

« Le Maire a aussitôt fait donner lecture de la liste des candidats présentés pour ces députations. Plusieurs membres ont pris la parole, et manifesté leur opinion. La discussion étant terminée, et le conseil ayant arrêté que chacune de ces députations serait composée de huit personnes, il a été procédé à leur choix par la voye du scrutin secret. Le président ayant recueilli les suffrages, et le dépouillement ayant été fait, la pluralité a été obtenue pour celle de Paris par MM. François Levie, Maire de la ville d'Ajaccio, André Ramolino, Directeur des contributions directes et des droits réunis, Joseph-Marie Barberi, Payeur des dépenses diverses dans le département du Gôlo et préposé du Payeur de la guerre à Bastia, Louis Cunéo Ornano, Président du Tribunal de Commerce à Ajaccio, Jean-Baptiste Bertolosi, général de brigade dans les troupes de S. M. le Roy d'Italie, Jean Noël Martinenghi, membre du Conseil Municipal, préposé spécial de la Mairie d'Ajaccio, Jean-François Peraldi, propriétaire, et André Campi, aussi propriétaire ; et pour celle de Naples par MM. Pierre-François Chiappe, Procureur général impérial près la Cour d'appel

séante à Ajaccio, Alexandre Colonna d'Istria, Procureur impérial près le Tribunal de première instance de l'arrondissement d'Ajaccio, Simon Mussi, chanoine de l'église cathédrale d'Ajaccio, Joseph Pô, adjoint à la Mairie d'Ajaccio, Pierre Dellacosta, juge à la Cour d'appel séante à Ajaccio, Jean-Baptiste Pietrapiana, homme de loi, Jean-Paul Meuron, Commissaire général des relations commerciales dans les Etats de Sa Sainteté à Ancône, et Joseph Levie, lieutenant-colonel dans les troupes de Sa Majesté le Roy d'Italie ; lesquels seront invités par Monsieur le Maire, qui leur adressera expédition du présent, après qu'il sera revêtu de l'approbation de Monsieur le Préfet, à se rendre dans le plus bref délai savoir : ceux formant la première députation à Paris pour féliciter au nom des habitants d'Ajaccio Napoléon Empereur des Français sur l'heureux succès remporté sur les ennemis de Sa Couronne dans la bataille d'Austerlitz, et ceux formant la seconde à Naples pour féliciter aussi Joseph Napoléon Grand Electeur de l'Empire français sur l'heureux événement qui l'a élevé à la dignité royale des Etats de Naples et de Sicile, et qui établit la dynastie dans son auguste famille, et représenter enfin à L. L. M. M. l'expression de la joye, du respect et du dévouement dont le peuple de la ville d'Ajaccio qui se glorifie de les avoir vu naître est vivement pénétré.

« Le Maire a ensuite témoigné au conseil combien il a été flatté de l'honneur d'avoir été choisi pour présenter à Sa Majesté l'Empereur et Roi les vœux de la ville d'Ajaccio, et a observé que peut-être son déplacement aurait pu préjudicier aux intérêts de la ville. Plusieurs membres ont fait leurs observations et le conseil a décidé à l'unanimité que le bien de la ville exige la présence du Maire à la capitale, et que le premier adjoint pourra le suppléer avec succès en son absence. Après quoi un membre a présenté au conseil les adresses suivantes pour L. L. M. M. dont les députés devront être porteurs et

après que lecture en a été donnée, le conseil les a arrêtées à l'unanimité.

ADRESSE

à Sa Majesté l'Empereur des Français, Roi d'Italie.

« SIRE,

« Vous avez conçu un grand projet, vous l'avez sagement exécuté. Les ennemis de la France ont été battus avec la rapidité de l'éclair, et vous avez appris au monde étonné que la guerre vous déplaît, que tout cède aux vastes conceptions de votre génie, que vous savez vaincre, et donner généreusement la paix au vaincu.

« Les héros de l'antiquité ont pu réunir quelques-unes de ces grandes qualités, mais cet heureux concours de talent, de génie, de sagesse, cet assemblage surprenant de vertus qui élève l'homme au rang des Dieux, ne se trouve que dans le grand Napoléon.

« La France, Sire, a vu avec satisfaction que vous avez agréé ses vœux ; seriez-vous indifférent à ceux de la ville d'Ajaccio, de cette ville bien aimée de Votre Majesté, qui orgueilleuse de vous avoir donné le jour s'accroît par vos bienfaits ?

« Ses habitants, vos fidèles sujets, n'ont pas exprimé plus tôt leur admiration, et leur reconnaissance, parce que surpris par vos succès ils n'ont pas eu le *tems* de se reconnaître ; ils n'ont pas osé rompre un silence respectueux.

« Lorsque sous la voûte auguste, où se réunissent les sages de votre Empire, vous avez ceint l'épée terrible aux ennemis, protectrice de la France ; lorsque d'un pas de géant vous avez franchi nos frontières, ils n'ont pas douté que Votre Majesté aurait surpassé tous les obstacles, mais pardonnez-le à la tendre sollicitude qui les anime, ils ont réfléchi aux dangers de la guerre, ils ont craint, et tous auraient voulu vous faire une égide de leurs corps.

« Lorsque d'heureux succès ont couronné les premières entreprises de votre grande armée, ils ont adressé au Dieu des batailles leurs voix reconnaissantes en action de grâce.

« Lorsque sur les plaines d'Austerlitz en face *aux* deux Empereurs ennemis plus fiers que *puissans* vous avez, dans une seule journée, déjoué les manœuvres du cabinet de Saint James, assuré à l'Europe la paix et affermi le bonheur de la France leur joye a été confondue avec la plus grande admiration ; leur respect les a forcés au silence que vous occupiez entièrement.

« Lorsque enfin, Sire, de retour parmi votre peuple aimant et fidèle vous vous êtes occupé des devoirs de père de famille, que vous avez tout vu et réglé dans les différentes branches d'administration, que vous avez accru le territoire de l'Empire français, que vous avez accompli le grand ouvrage qui établit une législation sage et uniforme dans tout l'Empire, ils n'ont pu résister à l'élan de leurs cœurs, ils nous ont créés les organes de leurs sentiments. Qu'il est flatteur pour nous d'avoir été choisis pour remplir une si honorable mission ! Ce jour est le plus beau de notre vie, et il nous sera à jamais cher.

« Sire, nous le disons avec transport : La Ville d'Ajaccio ne peut élever de monument à la gloire de Votre Majesté, aux bienfaits que vous répandez sur elle, mais chacun de ses habitants vous a élevé un monument bien digne dans son cœur : Il y est écrit à caractères ineffaçables : *« Je vis en Napoléon, je mourrai pour Napoléon »*.

*
* *

ADRESSE

à Sa Majesté le Roy de Naples

SIRE,

« Lorsque le vainqueur d'Austerlitz, votre auguste frère, jura que les destinées du Royaume de Naples au-

raient changé, une voix générale s'est fait entendre dans toute l'Europe qui en plaçait la couronne sur la tête de Votre Majesté. L'heureux présage est accompli, la dignité royale est rendue héréditaire dans votre descendance, vous conservez le titre de Grand Electeur de l'Empire et vos droits de succession au trône de France n'ont été atteints en aucune manière.

« Cette glorieuse récompense des services que vous avez rendus à la France, cette grande marque de la tendre affection de l'Empereur des Français a été pour la ville d'Ajaccio le sujet de la plus vive satisfaction.

« Ses habitants, Sire, qui s'honorent de vous avoir vu naître, jaloux de suivre le mouvement de leurs cœurs, nous ont choisis pour exprimer à Votre Majesté leur joye, leur admiration et les vœux ardents qu'ils adressent au ciel pour votre conservation et pour celle de votre auguste famille.

« Votre bien-aimée ville, Sire, vous a vû avec un charme inexprimable marcher sur le royaume de Naples à la tête d'une armée victorieuse : semblable au grand Napoléon, que vous avez si sagement secondé, vous l'avez conquis, vous y avez planté l'aigle impériale. Le peuple qui y gémissait, qui devenait barbare par l'exemple dangereux de sa Reine, vous a salué son bienfaiteur, et le jour de votre entrée à Naples a été celui de sa résurrection.

« Heureux Napolitains ! Arrêtez vos regards reconnaissants et étonnés sur le nouveau Roy que le génie des armées vous a donné : admirez en lui toutes les vertus qui le placent à côté des plus grands Rois, qui lui ont mérité longtemps avant votre conquête le titre flatteur de pacificateur de l'Europe, de Prince ami de l'humanité : vous appartenez par des relations très intimes à la grande Nation ; les Français vous appellent leurs frères : votre industrie a un libre cours : votre commerce est protégé : les Turcs vous respectent et si vous avez excité jusqu'à ce

jour la commisération des âmes sensibles, les larmes de vos vertueux concitoyens, votre régénération est maintenant enviée par les peuples les plus heureux. A la vérité, Sire, quel est l'état qui ne voudrait pas être soumis à vos lois ! Quel est celui qui ne se ressentirait pas des bienfaits de votre sage administration !

« Heureuse la ville d'Ajaccio ! Elle se glorifie d'avoir donné le jour à toute la Famille Impériale, de vous compter parmi ses enfants : De quel côté qu'elle tourne ses regards étonnés, elle s'y arrête avec complaisance : partout elle reconnaît la main toute puissante du grand Napoléon et se félicite aujourd'hui de rendre grâce au ciel pour votre avènement au trône de Naples et de Sicile.

« Heureux les habitants d'Ajaccio, mais plus heureux nous-mêmes qui en sommes les organes !

« Sire, il est un charme séducteur pour nos cœurs, que de vous peindre leurs sensations ! Tous auraient voulu vous exprimer de vive voix leurs vœux, et tous nous ont dit dans l'extase la plus tendre : chers concitoyens allez à Naples, allez admirer le grand, le bien-aimé Joseph Napoléon, allez lui présenter en hommage respectueux nos félicitations, nos cœurs ; peignez-lui les sentiments de joie, d'admiration, et de reconnaissance qui nous animent et vous verrez son grand cœur palpiter et recevoir avec bonté l'élan des nôtres.

« Il nous est satisfaisant, Sire, de vous apporter une marque du dévouement et de l'affection de vos sujets. Quelques felouques napolitaines étaient dirigées sur l'Afrique pour la pêche des coraux, et le *tems* les a *jettés* sur nos côtes. La vue d'une terre aussi chère à leur souverain, l'approche de la ville natale de Votre Majesté, leur a rappelé vos bienfaits, le bonheur de vous obéir. Tous ont fait retentir l'air de : Vive le Roy Joseph, Vive le digne frère du grand Napoléon ; les habitants de notre pays qui se trouvaient sur la côte ont fait écho à leur joie, et ce mélange séduisant de voix amoureuses

et reconnaissantes a été suivi d'un vent frais et propice qui a favorisé le voyage des felouques.

« Enfin, Sire, il nous sera doux, de retour parmi nos concitoyens de terminer notre honorable mission qui nous sera à jamais chère par les détails les plus intéressants. Nous leur dirons : Habitants de la ville d'Ajaccio, nous avons eu le bonheur de contempler le roy de Naples et de Sicile ; nous avons reconnu, à travers les lauriers qui ceignent son front victorieux l'empreinte de sa bonté paternelle ; son grand cœur a été ému ; il a agréé l'hommage des vôtres ; soyez heureux ; quoique occupé des grandes destinées de son Royaume il se plaît à tourner ses regards affectueux et bienfaisant sur la ville d'Ajaccio. »

« La séance a été ainsi close.

« De tout quoi a été dressé le présent Procès verbal que tous les membres ont signé avec le Président, et le secrétaire de la Mairie.

M. LEVIE, BARBERI, SAMPOLO, SANTA MARIA, POGGI, FORCIOLI.

*
* *

Voyage fait à Naples par le maire Levie et note de ses dépenses

Le 25 août 1806. — Parti à quatre heures après minuit d'Ajaccio, arrivé à Corté à huit heures du soir. Pays parcourus : Bocognano, Vivario et San Pietro di Venaco.

Le 26 août. — Parti le matin à quatre heures et arrivé à Bastia à huit heures du soir.

Le 6 septembre. — Parti de Bastia sur le *Capitaine-Riuffo*, corsaire français escorté d'une frégate avec huit bâtiments de transport, avec le bataillon allemand ; par temps calme et vent contraire, nous y avons mis trois jours.

Le 11 septembre. — J'écrivis une lettre à ma femme à Ajaccio, à mon beau-frère Meuron à Ancône, à mon

beau-frère Robaglia à Milan et à mon cousin Joseph le colonel à Cività-Vecchia.

Le 12 septembre. — Je suis parti pour Florence en compagnie d'un officier espagnol et nous sommes arrivés le soir à cinq heures de l'après-midi. J'eus le soir une dispute avec le postillon, et le matin une surprise par suite du feu qui avait pris dans l'écurie. J'ai vu dans cette ville une belle église; le vieux palais, le neuf de la Reine, de belles routes; et le cabinet de physique avec différentes statues sur les places. Je vis la reine d'Etrurie en calèche, qui passa à peu de distance de moi, conduisant elle-même les chevaux. *Endroits* : Pise, Fornacetti, Castello del Bosco, la Scala, Limbregiana, Olas-tra et Florence.

Le 13 septembre. — Parti de Florence en compagnie de deux personnes pas trop convenables (conséquence de la dispute survenue avec le postillon). Le matin à cinq heures, arrivés à la sommité des Alpes Toscanes par routes très montueuses et arrivés à l'auberge de Comogiano à six heures de l'après-midi avec bourrasque, eau et tonnerre. Fontebona à Caffagiola, Monte Carelli, Cuogliaio, Affoligaro, Loiano, Pianora et Bologna.

Le 14 septembre. — Parti le matin à quatre heures et arrivé le soir à Bologna à neuf heures. La ville est belle. Dans les rues, quand il pleut, il faut marcher sous les auvents des portes. Les routes sont très larges. Il y a un beau palais du gouvernement, anciennement papiste, une longue place avec deux belles fontaines, et une tour auprès du dôme, très haute. Dans la campagne se trouvent de belles villas.

Le 15 septembre. — J'arrêtai pour Ancôna une voiture où je pus me trouver seul; nous partîmes la nuit à trois heures. Belles routes, et la campagne très cultivée. Nous arrivâmes le soir à sept heures sous la pluie à Forli. Beau pays. Une belle place et de belles rues. Bologne, Saint Nicolas, Amilio à Fienaza et Forli.

Le 16 septembre. — Parti à quatre heures du matin. Bonnes routes, beau temps. Nous arrivâmes le soir à trouver une auberge. Forlì, Sassena, Sanigiliano, Rimini, la Catolicha Pesaro et Senigaglio.

Le 17 septembre. — Partis à quatre heures du matin, nous arrivâmes à Senigaglio avec la pluie à huit heures du soir. Bonne compagnie.

Le 18 septembre. — Parti de Senigaglio le matin vers quatre heures et arrivé à Ancône à deux heures de l'après-midi. Je trouvai à deux milles de distance mon fils, et à un mille mon beau-frère et sa femme dans un carosse, qui m'attendaient. Je montai dans leur voiture et arrivai à Ancône à deux heures et demi de l'après-midi. La cité est sur un mont mais de bel aspect. Il y a un port passable. Fermo et Ancône.

Les 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27. — Parti d'Ancône en poste à deux heures de l'après-midi. Beau temps. J'ai traversé de nombreux villages en voyageant nuit et jour. Je trouvai la campagne bien peuplée et très travaillée. J'arrivai à Rome dans la nuit du vingt-neuf septembre. D'Ancône à Rome : Camarano, Loreto, San Buchetto, Aregniano, Macerata, Telentino, Valcemara, Ponte alla Trava, Saravalle, Casanovi, Polingnio, Spoleto, Terni, Marni, il Borghetto, Cività, Castelana, Nepi, Balano alla Storta et Rome. (L'église de Loreto est belle. Il y a un palais près de cette église, beau aussi).
2. — De Rome à Naples. Torre di Mezzo Albano, Agenziano, Veletri, Cisterna, Tre Ponti, Aficho, Amezso, Taracino, Fondi, Itrimola Sesso, Versso, Capoue et Naples.

Le 30 septembre. — Parti de Rome à une heure de l'après-midi en poste, pour Naples. Je vis Saint Pierre et le Colisée, avec quelques places. La ville est grande, peu peuplée, mais a de belles places et de belles rues.

Le 1^{or} octobre. — J'arrivai à Naples à minuit. Nous franchîmes une partie de la route dangereuse du fait des

assassins nocturnes. L'autre partie de Taracino à Capoue, encore plus dangereuse de jour, avec deux dragons à cheval. Nous trouvâmes près de Fondi deux soldats assassinés pendant la nuit. Les routes sont montueuses en dehors des marécages pontificaux. A Naples je trouvai la ville grande, et placée sur le rivage de la mer, et toute en plaine. Les rues sont belles. Beaucoup de monde et de voitures, surtout dans la rue de Tolède. Tous les habitants dans la campagne ont un chapeau en pain de sucre qui les distingue des gens de passage et une figure couleur de cendre. Ils regardent à terre en parlant, pauvrement vêtus et sales de leur personne, etc... etc... L'air est toujours étouffant et les rues sont toujours le matin couvertes par la poussière des cendres du Vésuve. J'ai vu la grotte, la grotte du chien et les jardins du Roi. Il y a des fontaines d'eau, laquelle ne manque pas, et cinq théâtres. Le plus beau est celui de Saint Charles. Le trois octobre j'écrivis aux ministres Saliceti et Miot pour avoir une audience le cinq. Je reçus avis de me présenter le six. Je dînai avec Saliceti le sept. Sa Majesté sut que j'étais à Naples, elle dit à Saliceti de me présenter, et je me présentai au grand salon le dix octobre à onze heures du matin. Sa Majesté s'approcha de moi, me demanda des nouvelles de ma femme, combien j'avais d'enfants, depuis combien de jours je manquais de Corse, depuis combien de jours j'étais à Naples, et autres questions. Après avoir fait son tour de salon il revint à moi, me demanda des nouvelles de mon beau-frère Meuron, de sa femme et de sa famille, avec recommandation de leur présenter ses compliments quand je leur écrirais. J'en profitai pour lui dire que je voulais partir. Il m'assura qu'il penserait à moi. Par Saliceti je reçus des gâteries et des faveurs, m'offrant tout d'abord sa bourse. Le Vésuve faisait de la fumée, et il y eût dans un village voisin, le neuf octobre, un fort tremblement de terre. Les Anglais possèdent l'île de Capri, distante de Naples de seize milles.

Le 12 octobre. — Parti de Naples une demi-heure après minuit, par beau temps, en poste, en compagnie de Miltedo Antoine, escortés par quatre dragons, et nous étions cinq carosses. Les chevaux de trait n'ayant pas la force de nous tirer la voiture sur la montagne, nous fûmes obligés de descendre et d'aider les chevaux, ce qui dura plus de deux heures, en observant toujours, à la cime des monts, si les assassins descendaient, car c'était le plus mauvais endroit. Mais nous arrivâmes le soir du même jour à Terracino et nous y passâmes la nuit. Traversé les mêmes endroits énumérés ci-après.

Le 13 octobre. — Nous partîmes de Terracino, tous jours escortés, six voitures, et arrivâmes tous heureusement à Rome sous une grande pluie le soir du même jour à six heures après-midi.

Le quatorze j'écrivis une lettre au signor Lucien Bonaparte pour qu'il me fit l'honneur de m'admettre en sa présence. Le quinze, il m'accorda de m'introduire, il me reçut avec amitié, me présenta à sa femme qui me pria à dîner pour la journée du dix-sept. Je dînai et fîns conversation avec lui et la signora. Ils me posèrent mille questions sur Ajaccio. Le jour du dix-neuf je passai la soirée avec eux, et comme je prenais congé la Signora me dit avoir éprouvé du plaisir à faire ma connaissance. Lucien m'accompagna jusqu'au second salon en me tenant par la main et me dit : « Je ne puis vous faire du bien à présent, mais quand les circonstances le permettront vous ne serez pas oublié, ainsi que mes autres amis. Adieu ». Le temps était toujours mauvais. Le vingt-quatre arriva ma malle, et le vingt-cinq à midi je suis parti en voiture avec un colonel d'artillerie pour Livourne. Pendant ces journées que j'ai passées dans cette dernière ville j'ai vu autant qu'il me fut possible beaucoup de tableaux et de monuments anciens.

(Note. — A Rome j'ai vu dans son palais le Saint Père, et par les routes l'ex-roi de Sardaigne).

Le 26 octobre. — Nous arrivâmes à Bocano, pays de peu de ressource, par beau temps. Lit peu agréable, ainsi d'ailleurs que mauvais dîner.

Le 27 octobre. — Parti à quatre heures du matin et arrivé le soir à cinq heures à Viterbo. Route en partie mauvaise, avec de grands bois, et dépeuplée. Par jour de grand vent arrivés à cinq heures à Montefiascone.

Le 28 octobre. — Repartis de Montefiascone par vent froid. Routes de bosquets et de collines inhabitées. Arrivés le soir à cinq heures à Radicofeno, où nous trouvâmes une bonne auberge et un bon lit, sur une très haute montagne, par temps froid.

Le 29 octobre. — Partis à quatre heures du matin. Routes mauvaises; peu d'habitants; grand vent. Et nous arrivâmes le soir à Saint Chilgo. Bonne petite ville. Bon dîner. Bon lit.

Le 30 octobre. — A Ravanello, distant de Sienne de vingt-cinq milles. Bonne route. Bien peuplée. Là, à trois heures trois quarts après minuit, nous tous, les passagers qui étions dans l'auberge, sentîmes un tremblement de terre qui dura une minute, fit s'ouvrir les portes des chambres et nous fit danser sur nos lits. Nous nous levâmes tous et partîmes au bout d'un quart d'heure. Bonne route, belle campagne et beaucoup de paysans. Nous arrivâmes à Ponte d'Oro à dix heures du matin. Repartant pour Livourne, nous y arrivâmes le soir à sept heures. Beau temps. Belles routes. Ayant trouvé le voilier qui partait pour Bastia, je donnai des nouvelles par une lettre à ma femme à Ajaccio pour annoncer mon arrivée..

(Note. — Je dînai à Sienne. Belle ville sur une colline très bien peuplée, belles rues; un beau dôme digne d'être vu, une belle place et une haute tour).

Endroits : Stortta, Bocano, Monte Rosso, Roncellani, Monte Vito, Viterbi, Monte Fiascone, Bolzeno, St Lorenzo, Aqua Pendente, Ponte Centani, Radicofeno, Ricorzi, La Poderina, Trarinieri, Bon Convento, Monte

Adorni, Siena, Costeghione, Pogi Boni, Tarvanelli, St Cassiano, Ravanello, Ponte d'Oro, Pise et Livourne.

Le 1^{er} novembre. — Je rendis visite au consul de France. Sachant que je revenais de Naples où j'étais allé comme député et que j'étais le gendre de Meuron, il m'invita à dîner pour le jour du trois. Je fus aussi rendre visite à la Signora Lauretta Peraldi qui me reçut avec distinction, me présentant sa fille, tout en me posant de nombreuses questions sur le Roi, sur Lucien et sa femme.

Le 9 novembre. — Parti de Livourne sur un voilier de Bastia, pour cette ville, par bon vent de *gregali*. Nous avons navigué toute la journée. A six heures du soir j'arrivai à Bastia, et à huit heures du matin nous fîmes notre entrée, le jour du dix.

Le 10 novembre. — A deux heures de l'après-midi, je suis parti de Bastia avec le facteur rural pour Corte. Et le matin à neuf heures j'arrivai à Corte où je trouvai le général Murand (*sic*) qui venait à Ajaccio ; nous fîmes le voyage de compagnie.

Le 11 novembre. — J'arrivai à Ajaccio à sept heures du soir.

Note des dépenses de poste :

De Livourne à Pise par calèche, en un jour ..	21.70
De Florence à Bologne par voiture ordinaire, en deux jours	36.00
De Bologne à Ancône par voiture ordinaire, toujours y compris les frais d'existence, fait en six jours et demi	77.00
D'Ancône à Rome par poste en trente-six heures, avec les frais d'existence	136.00
De Rome à Naples par poste en vingt-quatre heures	120.00
De Naples, au retour, à Rome, en poste, en vingt-quatre heures	120.00
De Rome à Livourne, en voiture ordinaire,	

mis six jours et demi, avec les frais d'existence	75.00
---	-------

De francs français. Total	585.10
---------------------------------	--------

(Traduction du manuscrit écrit en italien).

*
* *

Voilà donc communiqué et publié ce document, qui ne comporte aucune révélation historique et n'apporte pas autre chose que quelques précisions. Mais sa publication était un tribut obligatoire à la petite histoire, avec laquelle on écrit la grande.

On a remarqué que dans le discours destiné à l'Empereur, l'auteur s'excuse auprès de Sa Majesté Napoléon I^{er} du retard apporté à la présentation des félicitations pour la victoire d'Austerlitz... Il ne faut pas perdre de vue qu'au temps où les seuls moyens de locomotion existants étaient la diligence et le bateau à voiles, le trajet d'Ajaccio à Paris constituait un long et hasardeux voyage, et que de telles expéditions n'étaient entreprises que dans de grandes occasions.

Mais le succès de Joseph Bonaparte à Naples s'ajoutant à ceux, si éclatants, de son auguste frère, la ville d'Ajaccio ne pouvait, sous peine d'avoir l'air de boudier, rester plus longtemps sans se rappeler par ses joyeuses et sincères félicitations, au souvenir de l'homme qu'elle avait vu naître et jouer tout jeune près de la mer, de celui de ses enfants qu'elle chérissait le plus, sans doute parce qu'il avait été le plus turbulent.

Si le fait d'aller d'Ajaccio à Paris constituait une entreprise périlleuse, quel courage ne fallait-il pas pour aller d'Ajaccio à Naples? Les routes de l'Italie étaient fort peu sûres, et le tromblon des bandits de la Calabre, avant de passer plus tard au théâtre et de se localiser sur des scènes comiques, était encore en train, à l'époque,

de se rendre tristement célèbre par de beaux et bons assassinats qui n'avaient rien de vaudevillesque.

C'est pourquoi l'auteur nous dit qu'au sortir de Naples, le douze octobre au matin, les chevaux n'ayant pas la force de tirer la voiture sur la montagne, il mit pied à terre et aida comme les autres à pousser la diligence, tous observant à la cîme des monts si « les assassins » ne descendaient pas, car c'était le plus mauvais endroit. Et le treize octobre au soir, il se félicite d'être arrivé *heureusement* à Rome, sous une grande pluie.

N'oublions pas que quatre jours avant il avait trouvé vers minuit, en arrivant à Naples, aux environs de cette ville, à Fondi, deux soldats qui venaient d'être assassinés. C'est ce qui explique pourquoi, aussitôt qu'il est reconnu, on lui donne une escorte de dragons à cheval qui l'accompagne longtemps.

Du reste, tout au long de sa relation de voyage, il n'oublie jamais de noter si les routes sont bonnes, et surtout si elles sont peuplées ou inhabitées. Ce n'était point là platonique constatation de touriste, mais le souci, fort naturel, du voyageur de savoir si les chemins étaient déserts ou populeux, et si le trajet était sûr.

Au danger isolé de la rencontre des brigands napolitains s'ajoutait le risque général des tremblements de terre. Ceux-ci étaient à l'époque fort nombreux en Italie, et quelquefois assez meurtriers du fait de l'écroulement des maisons. L'homme le plus brave ne peut rien contre les éléments, et l'on comprend la hâte de tous les passagers de l'hôtel à Ravanello, près de Sienne, à quitter la maison lorsque, vers quatre heures du matin, ils dansèrent dans leurs lits par suite d'une secousse sismique qui fit par surcroît s'ouvrir toutes les portes.

Ces secousses se faisaient en ce temps-là sentir même en Corse, et je me rappelle avoir souvent entendu raconter l'histoire de la vieille grand'mère qui, secouée dans son lit par un tremblement de terre, appelait ses enfants

pour leur dire que le chat de la maison s'était encore caché dans sa pailleasse. (Les sommiers à ressorts n'ayant fait leur apparition que longtemps plus tard).

Dans notre traduction, notre fidélité a été telle que, pour serrer le texte de plus près, nous n'avons pas craint d'affronter des pléonasmes, comme *des fontaines d'eau...* et : *j'écrivis une lettre*.

Remarquons en terminant que cette relation de voyage n'était visiblement pas destinée à être publiée, car elle est brève, succincte et même un peu aride. Elle affecte plutôt la tournure d'un aide-mémoire que d'une narration complète. Son but principal dans l'esprit de son rédacteur n'était-il pas simplement de pouvoir rendre compte de la façon dont il s'était acquitté de sa mission? Si tant est que quelqu'un des conseillers municipaux eût osé demander des comptes à François-Marie Levie avant qu'il les donnât lui-même.

Ce carnet de route se termine, comme on l'a vu, par un état récapitulatif des dépenses qui nous prouve qu'en l'an de grâce mil huit cent six il était possible d'aller d'Ajaccio à Naples et retour, voyage qui dura soixante-dix jours, pour la somme de cinq cent quatre vingt cinq francs et dix centimes.

Si l'auteur de ce manuscrit eût envisagé sa publication, il eût emprunté certainement le style grandiloquent qui sévissait à la fin du dix-huitième siècle, et eût imité le ton des deux adresses aux souverains, où l'emphase voisine avec le détail oiseux, comme l'alinéa consacré à des pêcheurs napolitains qui, se rendant en Afrique à la pêche du corail, furent poussés par les vents contraires sur les côtes de Corse, et se mirent à crier, pour se concilier la bienveillance des habitants : « Vive le roi Joseph ! ». Les Corses firent écho à ces cris et aussitôt, paraît-il, le vent tourna et favorisa le voyage des felouques qui repartirent !

Il se dégage de ces choses désuètes un parfum ancien

de naïveté solennelle que les amateurs du passé de leur pays respireront peut-être avec plaisir. C'est ce qui nous a encouragé à publier ces fleurettes desséchées de l'histoire.

Franc BARTHOLI-SABAD.

La légende et l'histoire dans la vie agricole EN CORSE

On raconte, dans les chansons corses, que « Sabella avec Simoni — s'en alla dans les jardins (*orti*)... cent pour la vieille (*a vecchia*) qui n'est pas là (97). Ce Simoni « était son *cuginu* pour qui elle mettait un joli chapeau pour lui plaire, pendant que le mari était « en France, pour y prendre la belle lance ; la lance est dans le château », etc... (98). On racontait aussi que « Raffaello avait épousé une fille de Simone ; l'ayant trouvée ou ayant feint de la trouver en adultère, il l'avait mise à mort » (99). Un *voceru* parle de la jeune fille qui part « des Calanche vers la quatrième heure de la nuit ; je descends avec une torche pour chercher par tous les jardins (*per tutti l'orti*) pour trouver mon père (*babbu*), mais on lui avait donné la mort... on me l'a crucifié, comme Jésus Christ en croix » (100). Il n'y a pas lieu

(a) Cf. Revue n° 110.

(97) J. B. Marcaggi, *Chansons*, 281.

(98) Lancia incisa (lance brisée) est le nom d'un des rois mores de la légende corse (B. de C. 1888, 107).

(99) Ibid. 320, c'est dans cette tradition populaire que prend naissance la rédaction des fausses chartes intitulées au nom de *Simone Re* [ibid. 1887, 200, 202 : donations faites en Corse à S. Maniliano de Montecristo, n° 4 (936) et 6 (900)] citées par Gazano : *Storia della Sardegna*, 1777, et Mimaut : *Histoire de Sardaigne*, I, 112.

(100) J. B. Marcaggi : op. cit. 182-5.

d'en être surpris car, contrairement à une opinion trop souvent répandue, la vocératrice n'improvise pas : elle remplit une fonction exclusivement réservée à la femme qu'elle apprenait « comme un art » et exerçait « comme un métier » car elle vendait « ces chants funèbres » (101) ; « il y a des femmes destinées pour enseigner aux veuves, aux mères et à celles qui perdent leurs proches la manière dont elles doivent se comporter... les gestes qu'il convient de faire, les discours qu'elles doivent tenir... ; enfin il faut tenir compte de certains vers fort mal faits » (102).

Quelle pouvait être la raison de ces coutumes ?

« Les pasteurs construisent partout où ils vont des barraques de branches d'arbres. Ils les couvrent de paille, y vivent avec leurs femmes et leurs enfants, y travaillent le laitage qui fait leur principale nourriture. Ce sont des émigrants qui n'ont aucun domicile fixe et qui ne sont dépendants d'aucune paroisse » (103).

Micaglia dut adresser une plainte contre les habitants de Rennu qui empêchaient avec menaces de mort la culture des terres au lieu dit « Mandriali » (bergeries) concédé par le Magistrat de Corse à Gênes (104). Filipini raconte comment « l'été suivant, après une nouvelle assemblée tenue au Ponte a Terbo » (105), on revint « attaquer Vescovatu » où l'on resta plusieurs jours en faisant grands dégâts » tant en enlevant les bestiaux sur

(101) Mission du père jésuite Landini en 1553 in Casanova : *Hist. de l'église Corse* : I, 117-8.

(102) *Hist. de l'isle de Corse*, Nancy, 1768, 171 ; le texte ajoute « et composés sur le moment » ; c'est le symptôme d'une organisation en décadence à l'époque et aujourd'hui à peu près complètement disparue (cf. *Arch. st.* 1937, 215 n° 252).

(103) Colonel Frédéric de Neuhoﬀ : *Mémoires pour servir à l'histoire de Corse*, Londres, 1768, in Charles de Susini : *La Corse et les Corses*, Paris, 1906, 56.

(104) A. D. C. 747, 25 juin 1727 ; « verso le mandrie delli pastori » (Cf. diocèse de Nebbiu justice, 4 janv. 1679).

(105) ou Tarbo, confluent du Caccianincu (rivière d'Ascu) et du Golu (B. de C. 1888, 49-50).

la plage qu'en coupant les vignes du voisinage » (106), ce qui n'empêcha pas de parcourir « l'île pendant longtemps encore ». Les Pères du commun de Tox réclamaient le pâturage gratuit des terres incultes et particulièrement sur la « spiaggia » selon le vieil usage parce que la « Terre du commun » avait été donnée gratuitement par Dieu (107). Giudice « vieux (*vecchiu*) se transportait d'un pays à l'autre sans résider en aucun en particulier » (108). Quelle conduite devait alors suivre le cultivateur-jardinier ? il ordonne l'interdiction pour les bergers de faire paître leur bétail dans les vignes pendant les vendanges (109), c'est-à-dire en septembre (110). Les communautés de Poggi, Tranica, Poggia d'Orezza interdisent, sous peine d'amende, le libre parcours des porcs durant le mois d'octobre, novembre et la première moitié de décembre, pour permettre la récolte des châtaignes (111). Les « gardiens » (112) de Furiani obligent les bergers à « levare lo stazzo » (cabane du berger et du troupeau) pour empêcher le pâturage (113). Voilà pourquoi tout jardin doit être enclos, gardé et que tout bétail doit se trouver à 2 milles de tout village (114) sinon les dommages sont imputés aux bergers les plus proches, si le coupable n'est pas connu (115).

Ces textes, qu'il serait aisé de multiplier, révèlent un

(106) B. de C. 1888, 340. Les bœufs servent au labour en Corse.

(107) A. D. C 248, 1620 ; 535, 8 janv. 1692 ; 572, 30 mai 1699.

(108) Filippini : II, 148.

(109) A. D. C 127, 4 avril 1590.

(110) Piève de Brando, *ibid.* 714, 17 sept. 1692.

(111) *Ibid.* 603, 21 avril 1705.

(112) Le gardien des terres affermées est établi par le propriétaire... le prix de sa garde est prélevé à l'aire sur la totalité du produit de la récolte ; il se paie en nature à raison de six décalitres de blé par chaque *lenza* (parcelle de terre de la contenance de 20 à 36 décalitres de blé, en *Recueil des usages locaux d'Ajaccio*, 13). Ce gardien ou Bangard (*Hist. de l'isle de C.* 203) montre qu'à l'origine il était le garde du silo (Banco) in *Arch. st.* C 937, 207.

(113) *Ibid.* 309, 3 janv. 1607. De même à Biguglia : 167, 11 mai 1601 vis à vis des habitants d'Olmèta.

(114) *Ibid.* 241, 18 mai 1618.

(115) *Ibid.* 187, 10 janv. 1605.

des caractères fondamentaux de la structure de la société corse ; une lutte séculaire entre deux groupes sociaux distincts : le berger nomade et le jardinier-cultivateur sédentaire. Cette opposition se révèle dans la construction de la « *capanna* » ronde du berger et, vraisemblablement de la « *casa quadrata* ou *longa* » du cultivateur. Un voceru raille la demeure du berger : « c'étaient ça ces villages qui paraissaient des villes ? Mais ce ne sont que cabanes de bergers où on ne donne pas l'hospitalité. Où sont les salons ? Où sont les corridors ? » (116). Voilà pourquoi les habitants de Campoloru et des pièves d'Alesani, Verde et Moriani, abandonnant leur territoire, enfermèrent femmes, enfants et biens dans leurs châteaux d'Oseru (118) et de Mutari ou dans les forêts (117) et que, dans le château, on accumulait « blé et bestiaux ».

Le château est donc le refuge collectif d'un groupe de cultivateurs ; d'une même famille ou « *giente* ». La famille des Leca, au nombre de 22 personnes, tous frères ou cousins, furent massacrés dans leur maison (119) ; une trentaine de personnes furent gravement blessées dans la famille des Ortalesi (120). Les Leca, ayant eu leur maison détruite et ayant perdu leurs biens, furent contraints de vivre comme « bandits » (*exules*) dans les forêts et les montagnes (121). C'est donc du groupe social des jardiniers que dérive l'usage pour le père de famille de bâtir « une grande maison en laissant à ses héritiers la possibilité de l'agrandir. Il laissait « en plus des ouvertures

(116) J. B. Marcaggi : op. cit 170-1.

(117) B. de C. 1884, 169-70 ; 237-8 ; 247-8.

(118) Rinuccio « se mit à fortifier, près de Roccatagliata, une montagne appelée Pampalona (cf. le nom pyrénéen, Filipini : III, 178-9 ; v. le nom d'enclos « *le cime all'i castighioni* », territoire d'Olmata, A. D. C 672, 22 janv. 1716.

(119) B. de C. 1884, 251-2. On voit ainsi le mot *arca* (dolmen) prendre le sens de tombe commune.

(120) Ibid. 333-4 ; 1888, 482-3.

(121) Ibid. 251-2.

nécessaires... dans les murs des ouvertures que l'on bouchait pour l'instant mais qu'il était facile d'ouvrir en cas de nécessité c'est-à-dire lors des partages entre héritiers... Nous avons l'exemple d'une des plus vieilles maisons du village qui d'une seule pièce à l'origine compte maintenant deux étages avec cinq pièces par étage. A chaque partage elle était agrandie jusqu'au moment où, trop nombreux, les héritiers ont bâti des maisons distinctes dans le voisinage formant ainsi un « quartier ». Ces vieilles maisons sont souvent encore possédées en commun par plusieurs propriétaires ayant entre eux des liens de parenté plus ou moins éloignés » (122). On voit apparaître ici le rôle considérable que joue « l'ouverture » dans la construction de la maison et dont on a relevé l'importance dans la tradition (123). Le nom de « cent clefs », gardé par un lieu-dit de l'étang de Biguglia (124), indique la grandeur de la maison. Raffé perdit « cent hommes » (125), c'est-à-dire une centurie dont le nom rappelle l'île de Centuri où naquit Arigo de Sant'Antoninu et les cent guerriers de Virgile (En. X, 161) (126). Cette maison étant construite par les cultivateurs, on saisit pourquoi Arigo passait pour un « juste » et un « laboureur » sous le gouvernement de qui « on laissait le soc à la charrue » (127) de même qu'en Ausonie » le vieux (*senior*) Galaesus (128) qui propose la paix, était très riche en champs labourés (129) et retournait la terre avec cent charrues » (En VII, 537-9). Ce terme de « cent clefs » est donc parallèle à celui de « *centocelle* »

(122) J. Battesti : *Monographie du village d'Azzanà* 1937.

(123) *Rev. de la C.* 1938, 10.

(124) Cf. annexe 1.

(125) B. de C. 1884, 238. Il y avait un Raffaello de Montalto (1888, 251) et Montalto est en rapport avec le groupe dolménique du Nebbiu.

(126) Filippini : II, 144.

(127) B. de C. 1884, 119-20.

(128) Cf. Galeria in *Arch.* 1937, 219 n° 269.

(129) Cf. Le vieux Salvatore de Casta, très riche en biens (ibid. 1937, 32-3).

ancien nom de Cività vecchia auquel fait allusion P. Corso (B. de C. 1884, 89-90). Cella, étant nom de personne en Corse (130), peut expliquer le fait suivant : quand della Rocca devint comte de Corse, il ne s'appela plus Sinucello mais Giudice (131). Y aurait-il eu remplacement du suffixe — *cello* (cf. Giudice-Giudicello in Filippini : II, 124) par le suffixe — *inucello* par analogie de noms de personne comme Guglielmo — Guglielminucello (ibid. 178)? Guglielmo était précisément le nom du père de Sinucello (ibid. 120). Le συγγελλός, le sincelle, est le « compagnon » de l'évêque avec lequel il cohabite ; c'est son compagnon de cellule (κελλι). Sinucello est donc un « cinarchese » un des douze compagnons du bandit (132). Sinucello avait été élevé chez le seigneur de Covasina (133), piève dont le principal village s'appelait Erchiavari et où la coutume exigeait en signe d'obéissance la « remise des clefs » (*portare le chiavi*) (134). Pietro était le garde-clefs (*chiavaro*) pour le compte de Guglielmo Ortale (135). Ce nom d'Erchiavari montre l'association avec l'orca, c'est-à-dire le tombeau-dolmen (136).

D'autre part on raconte que Guglielmo s'efforça de prendre à Felce la « *Iohannis Domus* », mais qu'il en fût empêché à la vue de beaucoup de lumières (137). Qu'est-ce à dire ? Le souvenir de Giovanni, on l'a vu

(130) A.D. C 360, 8 avril 1639.

(131) Filippini : II, 121.

(132) V. *Arch. st.* 217 n. 261 ; ceci rappelle la réflexion de Sénèque sur la langue corse modifiée par la langue grecque.

(133) Filippini : II, 120. Le magistrat du Fium'orbu, au temps de Paoli, s'appelait *Magistrato della comarca [covasina]* di Castellu e Fium'orbu (1768).

(134) Ibid. II, 125.

(135) B. de C. 1884, 207-8.

(136) Par vendetta, les Corses qui ont une « *inimicitia di sangue* » aiment envoyer leur ennemi « *a casa del Diavolu* » ; « *casa dell'orco* et *Stazzona del diavolu* servent à désigner en Corse des dolmens.

(137) B. de C. 1884, 111-2 ; 1910, 35.

(138), est lié à une « aire », à une « pierre » et à une « tombe » (139) ; cette tradition encore relative à la domination des « rois mores » et à la domestication d'un cheval de petite taille paraît dériver d'une société contemporaine de la construction des monuments mégalithiques insulaires (140) : c'est la tradition relative aux Giovanali, c'est-à-dire aux bâtisseurs de « colonnes » et de « maisons de Jean » qui furent massacrés, à des jardiniers cultivant la vigne et le blé. Dans l'antiquité chrétienne, le *sequens* ou acolyte devait porter une *teda* ou une torche et, dans les inscriptions, il exprime souvent le désir d'être « associé au tombeau des saints ». Guglielmo avait-il vu les douze compagnons du bandit, les *Sincelli* ou *cinarchesi* portant des torches ? En ce cas, pourquoi ? Ganellon de Mayence, quand il s'empara de la terre de Covasina « ordonna que chacun allumât une lumière (*lume o candela*) ou autre chose et la portât à la main en mettant devant eux les deux Mores qu'ils avaient enlevés, liés, en leur commandant sous peine de la vie de les guider droit à la ville de Coasina [Erc (a) chiavari ?] (141).

Or les Mores étaient au nombre de trois, un à cheval et deux à pied (*ibid.* 34) et, plus loin, on lit que, tandis que cette procession cheminait avec tant de lumières

(138) *Rev. de la C.* 1937, 261.

(139) A Ajaccio, on montrait au début du XIX^e siècle, les tombes des « Rois Mores », v. annexe.

(140) V. communication au congrès de Nice, 1938.

(141) B. de C. 1910, 35. La procession se déroule sur deux rangs (cf. les deux bandits crucifiés avec Jésus) ; c'est le « *catenacciu* ». Dans la chambre d'un mort, on allume trois lumières ; quand on enlève le corps on les éteint, on retourne l'oreiller (pour que le malheur ne continue pas à frapper la famille) et on ferme à clef la chambre (communiqué par M. Carbone, chef de bureau des Archives). Chaque personne du cortège jette de la terre sur le corps du décédé (*tumulus* ?) Il était d'usage de donner « *la solita coppia del pane che si costuma pagare a foco per il funerate* » (A. D. G. Diocèse du Nebbiu, Justice, 29 oct. 1733, Olmeta di Rosoli. Le *catenacciu* permet de comprendre l'épisode de la « *catena* » (B. de C. 1888, 182) qui créa une « inimitié de sang ».

(*tanta luminaria*), « ceux de la terre » (*quelli di la terra*) surent la perte de leur roi (*sapendo la perdita dil loro Re* : Arigo), le cavalier était donc le « roi (Arigo) de la terre » ; il s'était enfui (*regifugium*) mais, vraisemblablement rejoint par Ganellone, il avait été tué. Cette procession est donc une procession funèbre, bien connue dans le folklore corse, c'est la « *squadra d'arrozza* », la « troupe des pleureurs » qui portaient en terre, à la « maison de Jean d'Erchiavari (?) » le corps du roi en tenant en main des torches (142).

La tradition corse parvenue jusqu'à nous présente un caractère synthétique, c'est-à-dire s'appliquant aussi bien à un « chef berger » qu'à un « jardinier » ; elle est à la jonction de deux *phylums*. Ceci suppose une certaine symbiose entre les deux groupes composant la société corse et on sait que des groupes de civilisations différentes peuvent être placés sous un même chef politique par suite du mélange des races (143).

La lutte entre les deux groupes ethniques fut violente ; on conserva vivace le souvenir des civilisateurs cultivateurs, des Giovannali, dont le massacre « passant de génération en génération s'est perpétué jusqu'à nos jours » (144). Le fait qu'un jardin est annexé à la maison (*domus-Iohannis*) explique l'origine de ces procès qui se déroulèrent plus tard, où l'on demandait dommages et intérêts pour les préjudices causés par le bétail à un champ de fèves (145) ; vainqueur, Raffé « pour terrifier ses ennemis... vendit des prisonniers 30 oignons par

(142) « Tous les *mazzeri* (sorcières) dans la nuit du 31 juillet au 1^{er} août traversent le village d'Azzana pour aller sur la montagne combattre les *mazzeri* de la vallée voisine. Pour les empêcher de pénétrer dans les maisons, où ils porteraient malheur, on allume de grands feux de cônes de pin » (Juliette Bat-testi : *Monogr. d'Azzana*).

(143) Richard Thurnwald : *L'économie primitive*, Paris, 1937, 27, 53.

(144) B. de C. 1884, 77-8.

(145) A. D. C 596, 11 août 1704.

tête » (146) sans compter ceux qu'il tua de sa propre main.

Ces souvenirs impliquent la haute valeur attachée à ce légume et la nécessité pour les « jardiniers » de protéger leurs récoltes et leurs vies derrière des « murs », c'est-à-dire de devenir « maçons ». Le roi mort, le « pillage du capital accumulé » devenait la règle (147).

On appelait *Terra Cortinca*, *territoriu* ou *paese cortincu* le pays des Cortinchi (148). Au temps d'Arigo, ce pays était couvert seulement de « stazzi (caulae) » et « ils n'étaient pas gardés » (149). Ce territoire s'opposait donc à celui des « enceintes fortifiées » (*corti*), aux « tours » (*torre*), aux « cercles » (*circoli*) que gardaient les « gardiens (*guardiani campestri*) » et les « barons » (150). Corte était le refuge des Sarrasins vaincus (151). Or Guglielmo cortinco était le chef des partisans de Giovanninello. La lutte au cours de laquelle il fut assiégé dans un *castra* ceint d'une palissade (*vallu*) par Lupo, qui combattait pour Giudice, se termina par un mariage : Lupo épousa la fille de Guglielmo. On assiste ici à une « pace » mettant fin à la « vendetta » entre les deux groupes hostiles, à un mariage, c'est-à-dire à un mariage racial entre deux groupes humains. Une tradition in-

(146) B. de C. 1884, 249-50. V. la lutte contre les habitants qui sortaient du village sans mur pour aller chercher des légumes (*oluscula*), 273-4. Sur la fève et sa valeur religieuse, cf. l'anecdote relative à la mort de Pythagore.

(147) *Arch. st.* 1937, 34-35. Cet usage se pratiquait encore à Vicu au début du XVII^e siècle. « L'évêque a une maison à Vicu. A la mort de chaque évêque, le peuple la pille ». Abbé Casanova : op. cit. I, 218.

(148) B. de C. 1884, 21-22 ; 127-8 ; Filippini : II, 270, 292.

(149) B. de C. 1884, 119-20.

(150) *Arch. st.* 1937, 39 n° 62. D'où le nom de personne, Torracinta (A. D. C 704, 13 sept. 1720 ; V. aussi Tintoraggiu pour Tin(tu) Terraggiu (?) in Filippini : III, 87 et *Arch. st.* 1937, 28.

(151) Cf. le Guglielmo « issu de Cinarca », Filippini : II, 98.

(152) B. de C. 1884. 117-8. Guglielmo Cortincu qui possédait aussi Mutari (1888, 189, 196) détenait la « terre de Corse », bien des « Cortinesi », possédée par Aldobrando, neveu de Trufetta de Covasina le Mayençais qui bâtit Pietrapola. (*Rev. de la Corse*, 1937, 261).

sulaire digne d'intérêt en effet considère comme type corse caractéristique le berger du Niolu : « on le suppose provenu d'une émigration de Maures qui se seraient réfugiés à l'époque où les Africains furent attaqués par les Vandales ou plus tard quand ils furent chassés d'Espagne » (153).

Le Niolu « produit beaucoup de blé [au début du XVI^e siècle] mais il est surtout riche en pâturages, principalement pendant l'été. Aussi les Niolins possédaient-ils environ dix mille têtes de bétail » (154). Du point de vue anthropologique, on estime que « sur un ancien type montagnard uniformément dolichocéphale, est venu depuis longtemps et vint sans cesse se greffer une série d'immigrants à têtes courtes » (155); la région du Niolu est celle qui, précisément, présente le pourcentage le plus élevé de têtes longues (156). Cet indice céphalique est lié d'autre part à une haute taille (157). Or à Corte, on trouve un pourcentage de brachycéphales double de celui correspondant aux brachycéphales de la région du Niolu (11,8 % au lieu de 5 %) et c'est à Corte que le nombre des mésaticéphales s'élève à près de 70 % (158),

De cet Aldobrando (*Arch. st.* 1937, 34) sont ensuite venus les gentilshommes de Corti (1910, 93). Le nom de Brando ramène au site d'Erbalunga et d'autre part à Aldobrando, descendant de Giovanni (*Rev. de la C.* 1937, 257). Corte était la résidence du « roi more » Hugolone (1888, 108).

(153) *Souvenirs d'un officier royaliste* par de Romain, 1824, 141. Le synchronisme est évidemment sans valeur.

(154) B. de C. 1888, 30.

(155) G. Mahoudeau : *L'ethnologie de la Corse*, in *Rev. de l'école d'anthropologie*, 6 juin 1905, 171.

(156) *Ibid.* 172 ; fréquence 40, 8 % pour l'ensemble montagneux du groupe niolin et 25 % pour l'ensemble de la Corse ; cf. aussi Pierre Rocca : *Les Corses devant l'anthropologie*, Paris, 1913 ; Mgr. Rodié : *La préhistoire en Corse* in B. de C. 1930, 246 et suiv.

(157) 40 % de tailles supérieures à 1 m. 69 ; *ibid.* 6 juin 1906, 3.

(158) Mêmes observations pour la taille à Corte : 62,7 % de tailles intermédiaires (1 m. 60 à 1 m. 69) et 13,9 % de petites tailles (moins de 1 m. 60) : « en conséquence, il semble donc bien que c'est à un antagonisme se produisant entre les petites tailles groupées autour d'un summum devant exister vers

soit presque 15 % de plus que dans le reste de la Corse. Il y a donc eu à Corte un mélange très accentué entre les deux groupes raciaux et cette conclusion de l'anthropologie concorde avec celle de l'ethnographie. Cette concordance est d'autant plus intéressante que c'est précisément dans le pays cortenais que se trouve une tradition racontant « qu'il existait autrefois sur le territoire de la commune de Castirla, débouché d'une des principales voies d'accès au Niolu, une race d'hommes de très petite taille et que des descendants de cette petite race survivent encore dans les villages voisins des gorges du Niolu » (159).

Ainsi il existe en Corse deux groupes raciaux nettement distincts par la forme du crâne et par la taille, celui à tête longue et de haute taille habitant la montagne qui correspondrait au groupe social du berger nomade de l'ethnographie et celui à tête courte, de petite taille, qui correspondrait au groupe social du jardinier sédentaire ; c'est ce dernier qui serait ce « More ou Giovannale » venu se réfugier à Corte et dans la région cortenaise. C'est du mariage entre ces deux groupes que serait issue la population actuelle en majorité mésaticéphale ; l'extension de l'agriculture dans l'île se serait donc développée parallèlement à un processus somatique déterminant la formation d'une race nouvelle (mésaticéphale).

Tout contact entre deux groupes ethniques différents amène généralement des échanges et des emprunts. Si les « bâtisseurs » (160) et les « cultivateurs » ont été do-

1 m. 58 et les grandes tailles niolines desquelles le summum paraît devoir se manifester aux environs de 1 m. 73 que doit être due la formation du grand nombre des tailles intermédiaires qui se constatent dans la ville de Corte » et, ajoute l'auteur un peu plus haut, « au détriment des grandes tailles du Niolu », *ibid.* 1906, 8.

(159) *Ibid.* 6 juin 1906, 5.

(160) Cf. « Subto Sancto Johanne di Murato, B. de C. 1889, 263 (invent. des biens de la chartreuse de Calci).

minés par les « bergers » durant un certain temps (massacre des Giovannali, expulsion des Mores), la lutte s'est terminée cependant, on l'a vu, par une « pace ». Or on trouve un usage intéressant en Corse : une « vendetta » se termine fréquemment par des mariages (161) et par des « plantations » de vignes ou d'arbres fruitiers (162). « La plupart des inimitiés de cette île [sont] causées par des femmes » (163) et la raison en est donnée par le folklore : c'est tantôt à cause d'un « enlèvement de femme » (164), tantôt d'une « conversation charnelle » (165) à un degré de parenté interdit. Dans un procès, le diocèse du Nebbiu ordonna la plantation de douze oliviers aux pêcheurs pour s'être épousés au 3^e degré. Cette plantation devait être faite sur les terres de l'église paroissiale, à Olmetu di Capu Corsu, en février (166) ; dans cette même paroisse, on semait le blé dans le cimetière (167). Une « grida », ordonnance du gouverneur de Corse, ordonne que « tous les habitants en dehors de villages murés, âgés de plus de vingt ans, qui ont terrain en propre, plantent au moins six arbres fruitiers de l'espèce qui leur conviendra et de les cultiver et entretenir ou, au lieu de planter les dits arbres, de greffer autant d'oliviers sauvages ou de planter vingt marcottes de vignes où mieux leur conviendra... Ainsi la culture du royaume [de Corse] sera plus facile, plus assurée, plus grande et, sans aucune dépense de la chancellerie ou impôt pour les peuples, mais au contraire pour la plus no-

(161) A. D. C. 115, 1587 ; 144, 28 sept. 1596.

(162) Ibid. 368, 5 mars 1641.

(163) Ibid. 123, 6 mars 1589.

(164) B. de C. 1888, 101-2, où la fille du seigneur Narbone est sans doute la fille du seigneur figuier et où le Rhône représente le Tavignanu V. *Archivio delle tradizioni popolari : note sull'Agriata e l'albero in Corsica*.

(165) B. de C. 1910, 178 ; lire le péché de Francesco le cognatu et la fondation d'Erpalunga, 305.

(166) A. D. C., diocèse du Nebbiu, Mariages, 12 janv. 1776.

(167) Abbé Casanova : op. cit. I, 247.

toire utilité du public et des particuliers, en peu d'années, comme il est arrivé en Balagne où d'abord il y avait très peu d'huile et maintenant par les greffes faites on en récolte tant qu'elle suffit non seulement pour l'approvisionnement du royaume, mais aussi pour en exporter en grande quantité et la chambre (le trésor) en retire grand revenu » (168).

Les propriétaires terriens étaient obligés de planter des arbres fruitiers (mûrier, figuier, olivier, châtaignier, noyer) de la vigne et d'avoir un jardin (169). On en voit l'origine, laquelle rend compte également de ces noms de lieu comme le « jardin de l'évêque » ou « l'enclos de l'évêque » (170). Les semailles se faisaient parfois en commun comme le montre l'interdiction de récolter séparément (171) : Sur la « *spiaggia* » de Litargu, les terres étaient réparties en parts égales entre chaque feu (*fuoco*) du village au moment du labour ; ceux qui n'avaient pas de bœufs cédaient leur part pour 3 livres par « *lenza* » ou bande de terre labourable (172). Ainsi se révèle le processus par lequel, en partant du communisme domestique, la concentration des terres en un petit nombre de familles a tendu à se réaliser en Corse : en 1690, les propriétaires de bœufs prétendaient seuls avoir le droit de propriété sur ces terres (173). La moisson (*tagliera*) se faisait suivant le vieil usage : « quand [le Corse] moissonne son blé, il ne coupe pas la paille, mais seulement les épis », avec la faucille (174). Le pain se faisait

(168) A. D. C. 430, 20 déc. 1659. Cf. annexe n° 2.

(169) Ibid. 198, 25 janv. 1607 ; 129, 29 avril 1591. Le port d'armes était autorisé à condition de planter, A. D. C. 389, 13 février 1647.

(170) F. Girolami-Cortona : *Géogr. de la C.* 306 ; Abbé Casanova, op. cit. I, 340 cf. annexe n° 3.

(171) A. D. C. 172, 21 juin 1602 ; cf. annexe n° 4.

(172) Grida de Giorgio Centurione, 1641.

(173) A. D. C. 522, 14 août 1690, Moca-Croce, cf. annexe n° 5.

(174) Feydel : op. cit. 25 ; Dr A. Maurizio : op. cit. 201 et suiv. La faux fut introduite en Corse en 1739 (*Hist. de l'Iste de C.* 206). Les voitures à roues y étaient inconnues (207) par suite du manque de routes carrossables. L'éteule se dit « *razzoli* ».

dans une *media (mera)* ou *mada* (pétrin), le samedi, jour consacré à la fabrication de la pâte et à la cuisson ; c'était l'ouvrage de la femme (175) qui avait nettoyé la farine avec un tamis (*stacciu, setacciu*) le jeudi soir ou le vendredi. La cuisson s'opérait dans un « four (*fornu*) » placé contre l'église : « autour du *fornu di campana*, four des cloches, le four à cuire le pain, toujours situé au centre du village, à côté du campanile, d'où son nom four des cloches (le four en plein air où tout village corse cuit son pain), des pétrisseuses de pâte (car le paysan corse laisse aussi les femmes faire le boulanger) entassent les pains pour la fournée de la nuit » (176). Visitant son diocèse, l'évêque du Nebbiu ordonna « de jeter à terre le four placé à la grand'porte de Santa Anna [de l'église cathédrale Santa Maria de S. Fiorenzu] pour être une gêne aux offices sous peine d'interdit... et à l'entrée de l'église » (177). En Corse, « le vrai noble est celui qui reçoit beaucoup d'hôtes et qui ouvre sa maison à une foule de personnes de toute condition », c'était la « maîtresse de maison qui préparait les aliments » (178). En temps de guerre, les Corses logeaient jusqu'aux troupes de leur parti lequel, à l'origine, était constitué par les

(175) J. B. Marcaggi : *Lamenti, Voceri...* 306-7, 326-7. On appelait « *focaccie* » des gâteaux distribués aux membres de la confrérie de Pinu le jeudi soir (A. D. C. 483, 27 fév. 1679), ou « *canistrelli* » ceux distribués par les prieurs de la Conception et S. Rocco aux fidèles le jeudi saint (A. D. C. 421, 3 avril 1656). Au repas funèbre, lors des enterrements, on les donnait à manger aux porteurs de la bière ; ils sont faits de farine et en forme de 8. *Bastela* était le pain (farine de blé + grains de raisin et fragments de noix) en forme de couronne pour le 1^{er} novembre ; on le mange en famille. *Nicci* sont les gâteaux de farine de châtaignes.

(176) Jean Lorrain : *Heures de Corse*, Paris, 1905, 87. Sur les moulins et fours à pain. Cf. Louis Nyer : *Recueil des usages locaux du canton d'Ajaccio*, 1858, 15-7 : l'exploitation des fours est toujours donnée à des *fournières* ; le prix de la cuisson en nature se nommait *lermu* ou *leumu* (communiqué par M. Gavardini, chef de bureau de la Préfecture).

(177) A. D. C. *Diocèse du Nebbiu*, visites, 26 mai 1654, Reg. f^o 24.

(178) B. de C. 1884, 55-6.

hommes de la même « *giente* » en état de porter les armes ; alors « on moulait le blé et l'orge pour recevoir les troupes » (179).

AYMÈS.

La prétendue gale de Napoléon Bonaparte

Dans une étude parue dans la *Revue de la Corse* (n° 108, 1938), nous avons montré que la maladie dont fut atteint le lieutenant Bonaparte en 1789 était, non point la gale, mais une dermatite prurigineuse due à une intoxication hépato-intestinale.

En fouillant dans le passé pathologique de Napoléon, on peut affirmer que son organisme n'a jamais été visité par le sarcopte et que les phénomènes d'apparence galeuse qu'il a présentés à divers moments de son existence, aussi bien en Corse, qu'à Toulon, en Egypte et même à Sainte-Hélène, n'étaient que les manifestations d'une insuffisance hépatique, consécutive à des atteintes anciennes et suivies de paludisme.

Mieux que tous les médecins qui ont été appelés à soigner l'illustre malade, Napoléon en a établi lui-même le diagnostic véritable, ainsi que le raconte le docteur Antommarchi dans ses « *Mémoires* ».

Un jour que l'Empereur était inquiet et agité, il veut lui prescrire quelques calmants : « Merci, docteur, lui dit-il, j'ai quelque chose de mieux que votre pharmacie. Le moment approche, je sens que la nature vient à mon secours ». En même temps, il se laissa couler sur son

siège, saisit sa cuisse gauche et la déchira avec une espèce de volupté. Les cicatrices s'ouvrant, le sang jaillit. « Je suis soulagé, je vous l'ai dit, j'ai mes *crises*, mes *époques*. Dès qu'elles arrivent, je suis sauvé ». On ne saurait mieux décrire le phénomène *périodique* de l'auto-intoxication avec sa destruction cutanée par le grattage.

Antommarchi ne manque pas d'ailleurs de le rechercher dans les antécédents de son malade et de constater qu'il datait du siège de Toulon, mais, après une interprétation exacte, le voilà qui se met à son tour à prononcer le mot de : gale « L'Empereur, qui n'était alors que chef de bataillon d'artillerie, échauffait le feu d'une batterie. Un canonnier tombe à ses côtés. Il s'empare du refouloir, charge, tire, sue, *aspire la gale* dont le mort était couvert. Il se soumet à un traitement, mais l'impatience de la jeunesse, l'activité du service, un coup de baïonnette qui le frappe au-dessus du genou, le lui font bientôt abandonner. L'éruption rentre, l'humeur s'échappe et prend son cours à travers la blessure. Cette négligence faillit bien lui devenir fatale. Le virus se développa durant les campagnes d'Egypte, et d'Italie... »

Mais ne jetons pas trop vite la pierre au dernier médecin de l'Empereur : Antommarchi, comme ses confrères de cette époque, était imprégné des théories humorales sur la genèse des maladies et l'on considérait que la gale était produite par un acide mordant évaporé du sang. L'existence de l'insecte, producteur de l'affection, ne fut définitivement admise en France que le 13 août 1834, lorsque l'étudiant corse Renucci extirpa, au bout d'une épingle, le mystérieux acare sur un des assistants du professeur Alibert (1).

Ainsi peuvent s'expliquer les contradictions d'Antom-

(1) S. Abbatusci. « *A propos de la découverte du Sarcopte de la gale* ». Revue de la Corse. Nov.-déc. 1936.

marchi et celles de tous les historiens qui ont discoursu sur la maladie impériale.

Ajoutons que si l'on veut parler d'*aspiration* (?) d'une gale humorale au temps de Sainte-Hélène, il est reconnu aujourd'hui que les infirmiers et les médecins, au contact des galeux, ne la contractent presque jamais, même sans prendre de précautions. La contagion est surtout nocturne, en couchant à côté d'un galeux ou dans un lit par lui infecté.

Signalons aussi que, dans une lettre inédite publiée par le *Journal des Débats* du 13 juillet 1938 et adressée par Mme Letizia à son fils Lucien, le 2 juillet 1801, on entend encore parler de l'éruption prurigineuse dans un post-scriptum ajouté par le Cardinal Fesch : « Le Consul a été très souffrant. Un vésicatoire appliqué sur la poitrine lui a fait porter à la peau toutes les mauvaises humeurs qui lui infectaient le sang. Une espèce de gale lui couvre le corps et la crise a parfaitement opéré ; les bains coopèrent parfaitement à cette opération qui lui assure une bonne santé... »

Après les considérations que nous venons d'exposer, il est permis de conclure que Napoléon Bonaparte n'a jamais eu la gale, mais qu'il a été atteint toute sa vie d'insuffisance hépatique, affection qui a dû préparer le terrain de l'amibiase du foie à laquelle il a succombé à Sainte-Hélène (2).

Médecin-Colonel S. ABBATUCCI.

(2) Dans le numéro de « *La Chronique médicale* » le 1^{er} juillet 1900, nous lisons, sous la signature de M. Georges Barral, que la gale de Napoléon avait été chansonnée par ses contemporains dans trois quatrains, modifiés suivant les circonstances :

- I. — Le petit caporal s'est occupé de moi :
En générosité nul autre ne l'égale,
Il m'a serré la main, m'a promis un emploi :
Sur le champ, j'attrape la gale !
- II. — Notre Premier Consul veut faire tout pour moi :
En générosité, nul autre ne l'égale,

La République Corse

La Monnaie (« Zecca ») de P. Paoli

La Consulte de Vescovatu de mai 1761 établit dans son article IV « la frappe d'une monnaie d'argent ou de cuivre, aux armes du Royaume, ...pour abolir tout résidu de l'antique servitude et pour en retirer le profit qu'en retirent les autres Etats » (1).

Ce sont là, en effet, les deux buts que se propose Paoli : donner à la Corse le principal attribut de souveraineté d'un Etat indépendant et se procurer des ressources nouvelles.

La mesure, décidée en mai 1761, n'est réalisée qu'en mars 1763.

Le projet rencontre en effet de sérieuses difficultés, dont la plus importante est le manque de métaux précieux. Il y a en Corse quelques mines de cuivre, mais elles rapportent peu, et quelques petites mines d'argent, dont le produit est insignifiant ; il faut trouver ailleurs l'argent et le cuivre. Paoli commence par faire appel au patriotisme du clergé et celui-ci accepte de donner les objets du culte. A vrai dire il y a un peu de résistance et les livraisons ne sont pas toujours très spontanées, mais

Il m'a donné la main, m'a promis de l'emploi :
Sur l'heure, j'attrapai la gale !

III. — Par une faveur sans égale,
L'empereur me gardant la main,
Dit « De moi vous aurez quelque chose demain :
Et le lendemain, j'eus la gale !

D'après M. Barral, qui tenait le renseignement de son grand-père, officier aux grenadiers de la garde, la première version serait la version originale.

(1) Sous le roi Théodore de Neuhoff la Corse avait déjà eu des pièces de monnaie d'or, d'argent et de cuivre.

en général le bas clergé, animé d'un patriotisme ardent, consent à ce sacrifice.

D'autre part on porte à la fonte toutes les monnaies étrangères qui se trouvent dans l'île, car la monnaie nationale doit seule avoir cours (2).

Enfin, en mars 1763, les premières monnaies sont frappées (3). L'atelier de la Monnaie est établi à Muratu, le personnel est composé de 6 maîtres graveurs, et la Zecca a une garde de 3 soldats et un sergent. Le directeur en est Barbaggi, neveu de Paoli, il a sous ses ordres des Intendants de la Monnaie dont le rôle est de fournir l'argent et le cuivre aux ouvriers fondeurs. En outre, le Caissier public est aussi Surintendant de la Monnaie. C'est à lui que l'on remet le bénéfice de la frappe (4).

En 1764, la Zecca est transportée à Corté.

Les pièces de monnaie

Il y en a de plusieurs sortes :

1°) des pièces de cuivre de 2 sous, de 4 sous ;

2°) des pièces d'argent de 10 sous, 20 sous.

La marque de toutes ces pièces est la même : d'un côté « un écusson, chargé d'une tête de Maure, couronnée d'une couronne fermée et neuronée, avec deux supports de figures humaines, qui soutiennent, d'une main, la couronne, et de l'autre, tiennent un masque. Au re-

(2) Aux Archives Département. de la Corse (Série C. 699) existe le livre de fusion de la monnaie où sont marquées toutes les pièces qu'on apporte. La Consulte de déc. 1763 décide que le Conseil Suprême fixera la valeur des monnaies étrangères et elles seront ensuite échangées suivant ce tarif. L'édit fixant la valeur des monnaies paraît le 23 mars 1764.

(A. D. Corse. Série C. Fonds Période Corse).

(3) Lettre de Paoli 1^{er} août 1763 au Magistrato de Balagna : « La zecca bat déjà depuis l'autre jour ». (A. D. Corse. Série C ; Carton : Documents non classés. Don Santoni).

(4) A. D. Corse. Série C : Carton Finances^a

vers, entre deux étoiles, le millésime et la valeur de la monnaie » (5).

La frappe de cette monnaie fournit au Gouvernement de gros bénéfices. En effet, d'après « Le mémoire d'éclaircissement fourni par M. Carli, Intendant de la Monnaie de Paoli », avec 1025 livres de France, Paoli fait 5808 livres de monnaie corse.

Les orfèvres français chargés d'établir la valeur des pièces corses la fixent ainsi (6) :

20 sols de Paoli valent	4 sols 11 deniers ;
10 » »	3 sols 6 deniers ;
4 » »	2 deniers.

(en valeur moyenne, car le titre varie suivant les années).

Par conséquent, la valeur monnayée est altérée d'à peu près 4 fois sa valeur et parfois beaucoup plus par rapport à la monnaie française.

Il s'y ajoutait beaucoup de fausse monnaie frappée surtout en Toscane (7).

En Corse, les autres monnaies ne sont pas permises et doivent être échangées contre la monnaie nationale. Mais sa circulation rencontre quelques résistances ; en effet les marchands n'en veulent pas car elle ne vaut rien ailleurs qu'en Corse, « nous apprenons avec stupéfaction, écrit Paoli, qu'en cette province [de Balagna] beaucoup refusent la monnaie nationale. Ceci serait un

(5) Archives Nationales : K. 1226, n° 27 : Mémoires sur la Monnaie en Corse, 1762. Le millésime est 1762.

(6) Archives Nationales : K. 1226, n° 24, Quater.

(7) Ambrogio Rossi. Osservazioni... Oss. XI p. 72 : « En Corse il y eut des tentatives mais découvertes tout de suite. Il n'en fut pas de même sur le continent et spécialement en Toscane où il en fut frappé beaucoup plus qu'à la Monnaie de Corse avec un titre de beaucoup inférieur ».

Les lois criminelles de Corse punissaient sévèrement les faux monnayeurs. Ils sont pendus et s'ils ne sont pas pris leurs biens sont ravagés et confisqués, eux-mêmes sont bannis à vie.

véritable commencement de sédition... c'est le manquement le plus grave que l'on puisse commettre ».

Cependant elle circule normalement jusqu'à la conquête française qui la supprime.

Cette monnaie de mauvais aloi a beaucoup été reprochée à Paoli ; plusieurs historiens, Pommereul notamment, l'ont accusé d'avoir réalisé des bénéfices personnels : « Il s'enrichit aux dépens de la nation et 800.000 pièces de 20 sous étant sorties de la Monnaie, il y gagna au moins 100.000 écus ». Cette calomnie ne repose sur aucune base sérieuse, Paoli n'a pas de fortune personnelle après son départ de Corse ; nous savons d'ailleurs que les premiers bénéfices de la frappe sont employés à lever 600 hommes de troupe. L'altération des monnaies est une tentative pour se procurer des ressources nouvelles, et quand on songe aux difficultés de sa situation, on excuse Paoli d'avoir fait ce que tant de gouvernements, pour des causes moins nobles, ont fait avant et après lui (8).

J. BATTESTI.

*
* *

A la suite de cette étude documentaire, nous reproduisons, pour l'édification de nos lecteurs, cet article déjà ancien d'un numismate du continent M. E. Coslier :

Paoli avait décidé d'avoir des monnaies nationales et d'en faire frapper... Ce projet fut mis à exécution l'année suivante ; la *zecca* ou fabrique de monnaie fut établie à Murato, sous la direction et dans la maison de Barbaggio, neveu de Paoli. Une nouvelle taxe fut imposée sur la nation ; chaque paroisse et chaque couvent durent fournir une livre d'argent. Les régiments de Buttafuoco et Baldassari, payés avec ces nouvelles espèces, commencèrent à leur donner cours. Pour la commodité des Français et pour son propre avantage, Paoli fit ouvrir des marchés dans les environs des villes dont il n'était pas

(8) On notera les modifications successives de cette monnaie pour les années 1764, 1766, 1767 et les progrès réalisés par rapport à la première émission de 1762. La monnaie d'argent est surtout belle et de bon aloi en 1766 ; les 20 sous dont nous donnons ici la reproduction sont appréciables, quoique très inférieurs à la magnifique pièce de Louis XV.

maître ; il faisait ainsi écouler sa monnaie, et attirait celle de France sur laquelle il faisait de grands bénéfices. L'atelier monétaire fut transféré, en 1765, de Murato à Corte, toujours sans la direction de Barbaggio.

Les plus fortes monnaies qu'on ait frappées sont des pièces de la valeur nominale de 20 de nos sous, et nommées pour cela *vintine*, vingtaines. Elles continrent d'abord pour 15 sous d'argent ; elles diminuèrent, et ne représentaient plus que 10 sous 1/2 à 11 sous ; elles baissèrent encore jusqu'à 7 sous ; on en trouva même dont la valeur intrinsèque n'excédait pas 5 sous 1/2. Il en fut de même pour les pièces de 10 sous ou demi-vintines.

Celles de ces pièces qu'on rencontre en France ne sont pas plus mauvaises, parce que celles-ci durent être refusées par les Français qui en ont rapporté de Corse lorsqu'ils eurent fini leur service dans cette île. Paoli paya toujours avec ces pièces, comme si elles eussent été de bon aloi, tous ceux que le gouvernement soudoyait, tandis qu'il recevait directement ou par ses changeurs les monnaies de France ou d'Italie qui circulaient dans le pays.

Cette manœuvre frauduleuse l'enrichit aux dépens de la nation ; et sur environ 800.000 vintines qui sortirent de sa Monnaie, il dut gagner au moins cent mille écus. Cette friponnerie (4), dont les Corses n'ont été bien convaincus qu'après sa fuite, en a ruiné plusieurs, et lui a singulièrement nui dans leur esprit ; ils pensent cependant que Barbaggio a plus profité que lui de cette odieuse malversation. Paoli mit à contribution les églises pour y trouver des matières propres à fabriquer ses monnaies ; partout où il se trouva deux calices d'argent, il en prit un ; les encensoirs, croix, chandeliers et autres ustensiles d'église fournirent également de quoi alimenter son atelier monétaire.

Les monnaies de cuivre sont des pièces de 4 sous, 2 sous, 1 sou et 6 deniers. On rencontre assez communément les premières ; les pièces de 2 sous sont moins communes ; celles de 1 sou, dont le type est remarquable, sont très rares. Je n'ai rencontré qu'une pièce de 6 deniers, et son propriétaire, qui m'avait très obligeamment mis à même de la dessiner, l'a égarée avant que j'eusse profité de cette bonne volonté ; son type est celui des pièces de 4 et de 2 sous.

Ces monnaies ont été altérées dans les fabrications postérieures à la première. Une pièce de 4 sous de 1762 pèse 48 grains ; une de 1763, 42 grains ; 1764, 35 grains. Les premières paraissent être d'un métal un peu mélangé, de bas billon un peu saucé ; les autres sont de cuivre noirci. La pièce de 1 sou de 1768 pèse 24 grains forts ; son poids n'est donc pas en rapport avec le poids primitif, puisqu'il est moitié de la pièce de 4 sous et qu'il égale celui de la pièce de 2 sous. Il est vraisemblable que ce changement de type eut lieu lorsque les Gênois, ayant pour ainsi dire *vendu* la Corse à Louis XV,

(4) Accusation gratuite et inadmissible qui fut colportée par les adversaires de Paoli et surtout par l'historien Pommereul.



Monnaie en bronze de la République corse



Monnaie d'argent et dernier type en bronze de la monnaie
sous la République corse

(Diamètre réel de la pièce de 2 sous : 15 millimètres ; de la
pièce de 4 sous : 20 millimètres ; de la pièce en argent
de 20 sous : 25 millimètres)

Paoli ne voulut pas reconnaître ce traité ; il adopta sur ses monnaies une sorte d'emblème de la liberté, un chapeau sur une pique ; et alors il serait revenu, pour ces petites pièces, à un poids plus raisonnable, afin de leur conserver quelque crédit. Il paraîtrait, par le récit d'un voyageur en Corse, à cette époque, qu'on avait eu le dessein de frapper des monnaies d'or ; mas ce projet ne fut pas réalisé, sans doute par pénurie de matières, et de fonds pour s'en procurer.



BIBLIOGRAPHIE

Le Général Hogendorp, Aide-de-camp de S. M. l'Empereur. —

La période révolutionnaire et impériale, si captivante par sa floraison inégalée d'hommes extraordinaires, n'a sans doute pas encore livré tous ses secrets à l'Histoire. Nous n'en voulons pour preuve que cette biographie du général Hogendorp, parue récemment dans la nouvelle collection historique de la librairie Calmann-Lévy, et dans laquelle l'auteur Pierre Mélon a su dégager en touches magistrales tout ce que cette figure, jusqu'ici peu connue de nos contemporains, a d'original et d'attachant tout à la fois.

Les fortes personnalités françaises de cette période ont depuis longtemps été l'objet d'études approfondies ; malheureusement il n'en est pas de même de certaines personnalités étrangères que les circonstances historiques et souvent un élan très chaud d'enthousiasme à l'égard de la France, ont amené à servir la cause de notre pays avec un rare bonheur. Chez nous on ignore trop souvent en effet et l'importance très grande de l'action des contingents alliés d'origines si diverses dans les campagnes impériales de la seconde moitié de l'Empire et les nobles dévouements à notre cause d'étrangers qu'une meilleure fortune historique eût suffi à rendre illustres.

Hogendorp appartient à cette catégorie d'hommes — rares à la vérité mais c'est précisément parce qu'ils sont rares qu'ils sont attachants — qui nés hors de France et après avoir mené une existence infiniment variée, fertile en aventures, en succès et en malheurs, sont entrés au service de Napoléon et ont fait preuve sous son règne d'une compétence, d'une énergie et d'un dévouement dignes de ceux des meilleurs fils de France.

Cadet noble du Grand Frédéric, officier de l'Armée prussienne et, comme tel, prenant part à la campagne contre l'Autriche, Hogendorp est, tour à tour, officier de marine, gouverneur civil aux Indes Néerlandaises, capitaine commandant une compagnie de débarquement, ministre de Hollande à la Cour de Russie, puis ministre de la guerre en Hollande, ambassadeur à Vienne et enfin général de Division, aide de camp de l'Empereur.

Les fortunes et les infortunes de cette vie si mouvementée forment la matière captivante du livre. Aussi est-il impossible dans ces quelques lignes d'en rendre avec exactitude toute la riche substance.

Mais ce que nous voulons souligner — et c'est là à notre sens le but essentiel de cet article — c'est le dessein réalisé par l'auteur de pénétrer un domaine historique trop peu connu chez nous et susceptible comme l'ouvrage le prouve de mettre en lumière certains aspects de l'Histoire de la France impériale.

Ce dessein éminemment louable est ici couronné d'un plein

succès. Souhaitons que M. Pierre Mélon, dont l'aptitude est grande à recréer une atmosphère et à faire revivre un personnage, nous découvre à nouveau de belles et nobles figures, et les anime comme il a su animer magistralement celle de l'homme qui connut l'Empereur, finit ses jours loin de sa patrie et eut peut-être encore, dans cette fin des plus tristes, la volonté de servir jusqu'à son dernier souffle la cause du grand exilé, dont il avait su gagner la confiance !

J.G.

Ajaccio. — M. A. Albitreccia, que l'amour de l'étude a éloigné de l'administration et ramené à l'enseignement secondaire, vient de publier dans les *Annales de Géographie* (1938) un excellent article sur le développement de la ville d'Ajaccio, dont il est originaire, dans lequel il a tenté d'expliquer l'accroissement de ce chef-lieu passé de 23.917 habitants à 37.146. Cette étude démographique est divisée en trois paragraphes : 1^o la ville depuis sa fondation jusqu'à la fin du XVIII^e siècle ; 2^o depuis Napoléon I^{er} jusqu'à la fin du XIX^e siècle ; 3^o à notre époque. Née dans le haut Moyen-âge, sur l'emplacement du quartier Saint-Jean, où de très anciens vestiges archéologiques ont été découverts, elle eut à se défendre contre trop de difficultés pour prospérer. Aussi vers le XV^e siècle était-elle réduite à presque rien quand la Banque de Saint-Georges voulut établir sur cet admirable golfe, à l'extrémité de l'éperon granitique qui marque le changement de direction du littoral, un point d'appui et de surveillance. C'est là qu'Ajaccio se développa d'abord lentement, formant deux quartiers : celui des citadins et celui des paysans entre la mer et la montagne. On y dénombrait à la fin de l'époque génoise 3.000 citadins, 440 Grecs et 1.566 paysans.

Le règne de Napoléon I^{er} qui lui donna des quais, un boulevard, de l'eau, préluda à son accroissement. La monarchie de juillet le continua avec l'aide des touristes anglais et allemands. Des rues, des places, des jetées furent construites et Ajaccio devint à la fois une base maritime pour les torpilleurs, aujourd'hui pour les hydravions, et une gare d'arrivée ou de départ. Les routes vers Bastia, vers Vicu, vers Sartène y amenèrent un gros trafic, mais surtout l'incorporation, dans le canton d'Ajaccio, d'Appiettu, d'Afà, de Villanova sous le second empire, en rendant les relations plus étroites, entre la ville et sa banlieue, porta sa population cantonale à 19.176 hab.

Dès lors le progrès devient plus rapide grâce à l'afflux des gens de l'intérieur, à l'établissement dans la ville de nombreux retraités, grâce à la création de nombreuses maisons de commerce. Les étrangers ont fourni leur contingent, le tourisme a pris une extension inattendue (96.621 voyageurs en 1936, cite avec raison M. Albitreccia) et l'extension des services de la préfecture, qui touchent à tout, a donné à la ville une importance qui en fait une petite capitale de près de 40.000 habitants, un marché de produits venus du continent. La richesse s'est accrue, en même temps que l'activité. Notre confrère ter-

mine en signalant les nombreuses constructions qui s'élèvent sur cet espace exigü, en étirant considérablement la ville vers les Sanguinaires et vers Asprettu. Peut-être est-il trop optimiste en déclarant que le développement va continuer, mais cette étude n'en est pas moins très intéressante, comme on pouvait l'attendre de notre confrère. Qu'il me permette cependant une question : pourquoi n'adopte-t-il pas, pour les noms propres de la Corse, une orthographe plus conforme à l'étymologie et à la prononciation ? L'une et l'autre exigeraient en effet Sagona au lieu de Sagone, Appiettu non Appietto, etc...

L'énigme pathologique de Sainte Hélène. Napoléon est-il mort du cancer ? par le médecin-colonel Abbatucci. — On lira avec curiosité, dans le **Concours médical** du 18 septembre 1938, cet article précis et documenté relatif à la mort de Napoléon. Inlassablement MM. Vincentelli d'Anvers et le même docteur Abbatucci apportent des preuves irréfutables de la maladie qui emporta l'Empereur ; un abcès du foie d'origine amibienne causé et entretenu par le climat. Cette hépatite suppurée a été également annoncée par le docteur Pulle de Rome, raisonnant à l'insu du docteur Abbatucci. Ces deux distingués praticiens ont abouti au même résultat avec les mêmes données. Il n'y a plus de doute ; le cancer est une invention d'Hudson Lowe ; la vérité est désormais connue. Nous en reparlerons en donnant le compte rendu de l'ouvrage que le docteur Abbatucci, travaillant avec le docteur de Mets, nous promet incessamment.

L'arte di datare i monumenti autichi in Corsica par le p. Fr. M. Paolini, mission franciscaine, Imprimerie Moderne, Bastia. Ce sont des conseils donnés aux amateurs d'archéologie, par un homme expérimenté, sur la manière de dater les monuments anciens qu'ils peuvent rencontrer en Corse. Si le père Paolini réussit ainsi à sauver dans notre île quelques monuments vénérables de la destruction qui menace tout ce qui est ancien, il aura bien mérité de sa petite patrie. Tout monument ou localité qui porte un nom de divinité païenne l'a reçu avant le iv^e siècle : ainsi Giove, ainsi Lunghignanu (*locus Iani*), etc. Toute église orientée à l'est, en pierres taillées, en appareil moyen à fenêtres taillées en biseau, élevée en des lieux aujourd'hui solitaires ou au bord de la mer, date du ix^e siècle au plus. Les autres peuvent être antérieures à la Renaissance. Celles qui sont construites au sommet d'une montagne remontent au premier temps du christianisme et ont été substituées à un culte païen. Une église qui porte le nom de Sainte Marie est toujours ancienne, de même les édifices qui ont reçu les noms des premiers martyrs : Parthée, Appien, Restitute, etc. Les noms spécifiquement latins n'ont pu être donnés qu'au début de l'ère chrétienne, comme Vesta en Balagne, Ziglia de Cilia, Cassanu de Capsanus, Agilla, etc. Les peintures anciennes sont sur bois, les personnages ont une auréole (pas un cercle, comme sous la Renaissance). Enfin l'inscription de la date peut être une précieuse indication : elle indique l'ancienneté, quand elle est en caractères latins.

Revue de la Presse

Tiburce Sébastiani. — Ce général, dont la biographie a été plusieurs fois écrite, était né à la Porta le 31 mars 1756. Fils de Joseph Marie et de dame Franceschi, il avait deux frères, Horace et Ange, tous deux militaires. Leur oncle Monseigneur Sébastiani fut le premier évêque concordataire, un autre fut sous-préfet de Corte et les éleva. Tiburce, comme colonel épousa en 1817 Letizia Paravicini, parente des Bonaparte et donna sa sœur Laurine en mariage à un Cunéo d'Ornano. Grâce à ces alliances ajacciennes, le général fut élu deux fois député de la Corse, la dernière en 1827. Chargé de commander les troupes françaises en Morée, car il était maréchal de camp depuis 1823, il devint lieutenant général et pair de France, commandant la subdivision de Paris. Sous Louis-Philippe, il se retira à Ajaccio et il y mourut en 1842, âgé de 86 ans ; sa femme le suivit en 1890, à 98 ans. (P. B., 1^{er} juillet).

Boucheporn et les Bonaparte. — L'intendant Boucheporn, lié d'amitié avec Charles Bonaparte, lui rendit de grands services ; il prêta peut-être de l'argent pour le trousseau et le voyage de Napoléon à Brienne, il le recommanda à Marbeuf, sa femme tint avec celui-ci, Louis, futur roi de Hollande, sur les fonts baptismaux en 1778 et Mme Boucheporn se lia avec Letizia, qu'elle conquist à la cause française, tandis que ses deux fils devenaient les camarades des enfants Bonaparte. Enfin Boucheporn, complétant ses faveurs, donna raison au père de Napoléon dans l'affaire des Milelli, domaine laissé aux jésuites par Odone, parent de Charles et réclamé par celui-ci après l'expulsion de la Congrégation, ainsi que dans l'affaire des Salines, marais à dessécher. Napoléon n'oubliera pas les enfants de Boucheporn, après l'exécution de leur père par la Terreur ; l'un devint grand maréchal de la Cour du roi Jérôme et l'autre administrateur du garde-meuble de la Couronne. Sa femme avait en partie élevé le futur Napoléon III et resta très attachée à la reine de Hollande.

Quant à Marbeuf, il fut aussi l'ami et le protecteur des Bonaparte sur les instances de Chardon et de Boucheporn, intendants successifs. Laissons de côté la légende de sa paternité napoléonienne ; elle ne repose sur aucune vraisemblance. Mais on sait qu'il approuva, avec traitement de 900 livres, la nomination par Chardon de Charles, qui venait d'obtenir son diplôme de docteur en droit de l'université de Pise en 1769, comme on sait qu'il approuva, avec traitement de 900 livres, la nomination, au Comité des Douze, avec 300 livres ; enfin il le rencontra en 1776 et il échangea beaucoup d'amabilités avec lui. C'est que Marbeuf avait besoin d'amis pour lutter contre son rival, Narbonne ; il fit donc élire Charles comme député de la noblesse aux Etats généraux de Versailles, avec indemnité de 5000 livres, et en effet Bonaparte déclara à la Cour que l'admi-

nistration de Marbeuf en Corse, si attaquée, était la meilleure qu'on pût avoir. (**P. B.**, 7 et 23 juillet).

Le marquis de la Villetta. — C'est le titre qui fut décerné par Louis XV en 1737 à Jean Baptiste Sorba, Génois né à Ajaccio et devenu ambassadeur de la République auprès du roi de France. Quand celui-ci dut intervenir en Corse, l'ambassadeur fut anobli mais soupçonné, en Italie, de favoriser l'œuvre française. On n'osa pas cependant le désavouer par peur de déshonorer le Roi. Le rédacteur croit que Sorba se doutait de l'abandon fatal de la Corse par sa patrie et qu'il avait misé sur le triomphe de la France, préférable pour lui à celui des autres. (**P. B.**, 20 juillet).

Jacques Pierre Abbaticci, neveu du héros de Huningue, était né en 1792 à Zicavu ; il fut conseiller à la cour de Bastia, à 27 ans, jusqu'en 1830. A ce moment il quitta la Corse pour Orléans et devint conseiller à la Cour de Cassation en 1848. Il fut élu député en 1830 avec Tiburce Sébastiani et grâce à celui-ci. Il se représenta en 1848, mais fut le premier des vaincus. Rallié à l'Empire il fut en 1852 choisi comme garde des sceaux. Il mourut en novembre 1857. Marié à une Colonna d'Istria, il eut deux fils qui furent l'un et l'autre députés sous l'Empire : Charles et Séverin. De 1830 à 1840, les Sébastiani avaient été les principaux personnages de la Corse, presque toujours réélus comme députés et patronnant les candidats qui leur plaisaient, tels que Agénor de Gasparin, d'origine corse. (**P. B.**, 22 juillet).

Le conseiller Pietrasanta, dont la fille Angela Santa épousa François Fesch, après Jean Jérôme Ramolino de qui elle eut Letizia Ramolino, fut un des premiers à se rallier aux Français, en 1769 et, protégé par l'intendant Chardon il devint conseiller au Conseil supérieur. Il entraîna à sa suite ses parents d'Ajaccio, les rallia à la France et c'est un peu sous son influence que Charles Bonaparte alla à Pise étudier le droit. Il avait l'intention de demander pour celui-ci une place aux Français. Ce Pietrasanta fut donc un très bon magistrat et un agent de la cause française. (**P. B.**, 8 juillet).

Colonna d'Istria. — C'est le nom d'un magistrat qui fut procureur général en 1814, à 29 ans, et président de la Cour d'appel en 1830. Né en 1782, à Ajaccio, il avait été attaché au parquet en 1805. Attiré par la politique, il abandonna la magistrature, s'offrit comme député aux électeurs, fut battu par le général Sébastiani en 1827, élu au contraire en 1830 grâce aux Pozzo di Borgo. Candidat de nouveau malheureux en 1837 contre le général Horace Sébastiani, puis en 1848 contre le prince Pierre Bonaparte, qui eut 15.706 suffrages contre 11.585 à lui-même. Il s'était associé en 1815 à son président de Castelli dans la protestation de celui-ci contre la décision du général anglais Montrésor qui prétendait faire rendre la justice en Corse au nom du roi d'Angleterre. Colonna d'Istria mourut à 77 ans, en 1859. (**P. B.**, 17 juillet).

Etymologies. — D'après le père Gaï, bénédictin de la Haute Combe, Urbalacone serait, par déformation, venu de Varbalacone, puis, insensiblement de Arba, Urba. Mais pourquoi n'admettrait-on pas plus simplement de Urbs Laconis, d'une colonie laconienne ? Tenons aussi pour vrai que beaucoup de mots à consonance française, ont été introduits en Corse à l'époque de Sampiero. On en trouve d'ailleurs beaucoup d'autres à étymologie romaine, toscane, génoise, mais il faut se rendre compte que l'origine de milliers de noms et de mots corses remonte aux dialectes millénaires dispersés ou plutôt fondus les uns dans les autres et sur lesquels on n'a que de rares lumières. Il subsistera donc dans notre langue insulaire des centaines de mots à étymologie inconnue ou incertaine. — C'est exactement ce que nous pensons. (P. B., 18 juillet).

La protestation de la Cour d'appel d'Ajaccio contre les prétentions du général anglais Montrésor. — M. Agostini, président honoraire de Cour d'appel, a prouvé par la reproduction des délibérations de la Cour d'Ajaccio en 1814 que le président de Castelli prit seul l'initiative de réunir les membres de cette Cour pour protester et pour déclarer : « Considérant que la Corse est un département français, que rien jusqu'à ce jour n'établit qu'elle ait cessé de faire partie intégrante de la France et qu'elle n'a été remise qu'à titre de dépôt par le M. le général comte Berthier, commandant en chef à M. le général Montrésor.

« La Cour délibérant, à l'unanimité :

« Arrête qu'elle ne saurait sans trahir son honneur et ses devoirs les plus sacrés rendre la justice qu'au nom de Sa Majesté Louis XVIII, roi des Français. — Fait à Ajaccio, le 7 mars 1814. A l'unanimité des membres présents ». (P. B., 24 juillet).

Histoire des Couvents en Corse. — Le père Paolini, dont la passion historique nous est connue, publié dans la *Nacelle* une étude sur l'art de dater les monuments antiques ; nous en parlons ailleurs. — La même publication annonce la réimpression d'un ouvrage de Pietro de Rostinu, qui parut en 1717 et qui donne sur la province franciscaine de Corse à cette époque beaucoup de renseignements. Il est certain que les couvents ont été des centres de vie intellectuelle, morale et religieuse, surtout des centres de propagande nationale et qu'en étudiant leur rayonnement on sent mieux ce qu'était la Corse des temps passés. (P. B., 25-26 juillet).

La marine de guerre en France. — L'article de M. Piétri, ancien ministre de la marine, republié par le *Bastia Journal*, mérite d'être connu et lu. Aucune région française ne doit, plus que la Corse, porter un intérêt vigilant à la constitution et au maintien d'une flotte de guerre de premier ordre, puisque d'elle dépendent la sécurité de notre île et son ravitaillement en cas de guerre. Notre compatriote, dont on ne peut

pas nier la compétence, plaide en cette faveur et ses arguments sont convaincants. (B. J., 5 août).

Joseph Limperani. — Né en 1798 à Penta de Casinca, petit-fils de l'homme que les Génois avaient fait mourir en prison, il fit ses études de droit, mais abandonna la magistrature pour suivre la carrière consulaire. Franc-maçon et président de la Société d'agriculture, il fut candidat à la députation en Corse, conseilla aux électeurs, pour se donner le temps de préparer son élection, de voter pour Pascal Paoli, mort depuis longtemps, ce qui eut lieu, puis sollicita à son tour les suffrages et les obtint. Il fut élu par 82 voix contre 75. Il mourut à Bastia, âgé de 87 ans. (P. B., 5 août).

La Légende de l'Aiglon. — On peut lire dans **Marseille-Matin** quelques articles émouvants du docteur Masini sur le fils captif de Napoléon I^{er}, sur sa générosité, sa bonté d'âme, son esprit chevaleresque, la fidélité de son souvenir à l'égard de son père, et ses entrevues avec Marmont, qui avait trahi ce dernier sous les murs de Paris et que le jeune prince avait juré de frapper s'il se présentait devant lui. (**Marseille-Matin**, 8, 9, 10, 11 août).

La descendance de Marbeuf. — Le grand gouverneur de la Corse se maria, alors qu'il était à Bastia, avec Mlle de Fenoyl qui avait 19 ans, tandis qu'il en comptait 73. Il eut deux enfants : le garçon, François-Marie, fut protégé par Napoléon I^{er}, arriva ainsi au grade de colonel de Cheveau-légers et fut tué en 1811, en Pologne. Il ne laissa pas d'enfants. Sa sœur Alexandrine-Marie, épousa, sur le désir de l'Empereur, Louis de Boucheron d'Ambrugeac. Leur descendance assura la postérité de Marbeuf. Une fille entra dans la famille de Montjoie, qui s'établit en Autriche ; le fils eut cinq enfants, demeurés sans postérité mâle. Quant à la comtesse de Marbeuf, elle mourut en 1839, après être entrée au couvent, gardant le souvenir affectueux de son mari et de la Corse, qu'elle avait tant désiré revoir. (P. B., 10 août).

Les fêtes napoléoniennes d'Ajaccio. — A l'occasion des fêtes aux quelles donna lieu l'érection de la statue de Napoléon I^{er} sur la place du Casone et dont nous parlons plus loin, tous les journaux de l'île et du continent ont évoqué la mémoire de l'Empereur. Il serait impossible de citer tous les articles parus. Glanons-en quelques-uns ici.

M. Campinchi, ministre de la marine, dans un discours d'ailleurs excellent, a parfaitement esquissé la carrière et la physionomie de Napoléon, dont la République a adopté les institutions. Ce qui mérite le plus l'attention est cette analyse de l'homme méconnu : Napoléon fut sensible, bonhomme et bourgeois, un mari passionné, un père tendre, un fils soumis, un ami délicat. Il fut humain. Il eut des désirs, des illusions, des faiblesses ; il crut à l'amour, à la gloire ». En d'autres termes : « il avait du cœur et mérita qu'on ne dise pas de lui,

rien d'humain ne battait dans sa forte poitrine, car il n'est pas de grand homme sans humanité. Des emportements terribles, des apostrophes foudroyantes ont pu tromper les historiens. Le vrai est que Napoléon aimait caresser un enfant, savait sourire à une femme, toucher les cœurs par un bienfait, délicatement accordé et c'est pourquoi les simples, les « sans grade » l'ont aimé jusqu'au sacrifice suprême ». C'est là de la bonne et vraie psychologie.

M. Landry, député d'Ajaccio, ancien ministre, a terminé son improvisation patriotique, par ces mots : « exalter le culte de Napoléon, c'est exalter des qualités dont la France a besoin plus que jamais ».

M. Dominique Paoli, comme on l'attendait du maire d'Ajaccio, a glorifié l'enfant de cette ville et conclu, dans un beau mouvement oratoire : Ave Caesar imperator. Ta ville natale, quel que soit son destin, quels que soient les événements, quelles que soient les incertitudes, quelles que soient les éclipses des civilisations, restera l'éternelle gardienne du souvenir du plus grand des passés : ton souvenir, Ajacciens, en votre nom à tous, j'en fais ici le serment !

A ces discours s'ajoutèrent ceux de Monseigneur Rodié, du préfet Petitjean du poète Emile Ripert, du romancier Lorenzi de Bradi, du capitaine Vuillemin, représentant le gouverneur des Invalides, du général Emily, du député de Strasbourg Oberkirsch, du maire de Brno en Moravie, du conseiller Ballu, représentant le conseil municipal de Paris, de M. Thiébaud, député-maire de Verdun, etc.

Le tempérament napoléonien. — Ce tempérament était, avant tout, Corse, (ce que nous avons toujours dit et redit). Grande fut l'affection impériale pour l'île qui l'avait vu naître et pour les compatriotes qui l'avaient servi ; elle ne s'est jamais démentie, même quand ils ne la méritèrent plus ou pas. Quand l'historien Aulard, critiquant un de nos livres, déclarait que Napoléon n'avait jamais rien fait pour la Corse, le bon historien et l'excellent homme qu'il était cédait à sa passion politique, et devenait un partisan. L'Empereur a trop fait pour les Corses et par conséquent pour la Corse pour que la critique impartiale ne le reconnaisse pas. Il fut Corse de cœur autant que de naissance. (P. B., 15-16 août).

Napoléon économiste et précurseur. — Il semble en effet que le génie omniscient de Bonaparte ait été un précurseur en toutes matières. Ainsi écrit, M. J. Mariani : il fut le créateur de l'économie distributrice et il rêva de faire partager par le plus grand nombre les richesses de la terre. Il souhaitait une véritable confédération des états d'Europe, pour les libérer du monopole industriel et commercial de l'Angleterre. Dégager les hommes de cette tutelle et des droits féodaux est pour lui une obsession. Quelques jours avant sa mort, il dira à Montholon, « mon fils doit être l'homme qui fera disparaître les traces de la féodalité et assurera la dignité de l'homme ». Ces remarques de M. Mariani sont justes ; étudier Napoléon comme guer-

rier ou comme législateur est nécessaire, mais les historiens négligent trop l'économiste, qui rêvait d'une vie heureuse et libre pour le peuple. (**S. O. S.**, 16 août).

La Corse et ses luttes. — L'auteur de cet article, Jean Bocognano, se plaint de l'ignorance des Français au sujet de la Corse. Cependant depuis un quart de siècle le progrès de leurs connaissances est incontestable, grâce aux nombreux Corses qui, comme M. Bocognano, s'efforcent de les éclairer. Evitons toutefois de les induire en erreur et de dire que la Corse forme depuis 1796 un département français, ou qu'elle est « douce, bonne, loyale et hospitalière », car elle n'a jamais été **douce**, son histoire remonte à bien plus de 4 ou 5 siècles avant J. Christ. L'article se termine par une liste de quelques illustrations guerrières. (**M. M.**, septembre).

Le général Orsatelli. — Biographie de cet officier qui naquit à Cassanu en 1768 et auquel Napoléon fit adopter le nom d'Eugène, en le nommant colonel. Il lui confia alors un régiment de têtes brûlées qui ignoraient la peur. Nommé général de brigade en 1810, il se fit connaître par sa bravoure, mais fut tué au siège de Tarragone en 1811, alors qu'il allait être nommé général de division. (Cf. sa biographie par Campi). (**P. B.**, 27 août).

Le général Ordioni. — Ce Niolin, qui naquit à Soveria en 1758 et reçut le prénom d'Alexandre, après avoir fait ses études à Corte où on le préparait à l'état ecclésiastique, s'engagea dans le Royal-corse et servit fidèlement la France royaliste. Brisant avec ses deux frères Mathieu et Pierre qui, au contraire, restèrent fidèles à Pascal Paoli et au royaume anglo-corse, mais hostiles à la nation victorieuse, Alexandre eut une citation élogieuse de Kellermann et fut apprécié par Napoléon, qui le fit parvenir au grade de Colonel en 1810. Il était napoléonien à fond, suivit son idole à l'île d'Elbe, vint en Corse pour préparer le retour de Napoléon et la capture du gouverneur Bruslart, se réconcilia avec ses deux frères, participa à la bataille de Waterloo et fut remercié par la Restauration. Pour vivre il se retira à Milan chez sa femme, qui avait quelques biens, et y mourut (1822). Il eut deux filles et un fils, qui disparut mystérieusement à Vienne (1835) assassiné, dit-on. (**P. B.**, du 28 août).

Fra Diavolo. — Ce bandit, que les musiciens ont rendu plus célèbre qu'il ne le méritait, fut un brigand de sac et de corde, voleur et assassin. Il sévit dans le royaume de Naples, au temps des rois Joseph et Joachim Murat. De son véritable nom, Michel Pezzi, il fut traqué par deux officiers corses, commandant Bonelli et capitaine Riolacci, qui, sous les ordres du général Hugo s'entendaient à cette poursuite. Cet Hugo, père du poète, avait été chef de bataillon à Bastia et se montrait courageux et actif. Fra Diavolo, blessé au cours de la poursuite, vint lui-même demander des soins à un poste mi-

litaire, fut reconnu, arrêté, jugé et pendu. Il mourut sans grand courage en 1806. (P. B., 17 septembre).

L'expulsion des Jésuites. — Installés en Corse au ^{xvii}e siècle, ils y réussissent très bien. Leurs établissements d'Ajaccio et de Bastia prospérèrent, mais avec l'arrivée des Français au ^{xviii}e siècle commencèrent leurs tribulations. Déjà Paoli les avait tenus à l'écart et avait rejeté leurs demandes d'établissement à l'intérieur, parce qu'il les jugeait trop inféodés aux Génois. Mais quand l'Espagne expulsa à son tour la Compagnie de son territoire et que ses membres voulurent débarquer en Corse, Marbeuf, qui y commandait pour la France, laissa percer son mécontentement et menaça d'abandonner Gênes à ses ennemis les Corses. Enfin, en 1773, le pape Clément XIV, cédant aux objurgations françaises, accepta de dissoudre l'Ordre. Dès lors les Jésuites se trouvèrent en Corse sous la surveillance de la police et leurs biens meubles ou immeubles furent confisqués. Les Corses ne leur en voulaient pas, au contraire, car ils s'adonnaient activement à leur mission d'éducateurs et rendaient de grands services à la jeunesse. Beaucoup d'hommes distingués de ce temps leurs durent une réelle science. (P. B., 19-20 septembre).

Jérôme Napoléon. — Ce neveu de Napoléon I^{er}, né à Trieste en septembre 1622, se présenta aux élections en Corse en 1848. Il fut élu à la presque unanimité par environ 40.000 suffrages. Il épousa en 1859, Clotilde, fille de Victor Emmanuel II, roi de Sardaigne. Ancien carbonaro, il avait des sentiments démocratiques, presque trop avancés. L'empereur et l'impératrice surtout les lui reprochaient ; les électeurs, inquiétés par ces sentiments, ne lui donnèrent en 1849 que 14.291 voix. Il fut battu mais réélu cependant l'année suivante en Charente-Inférieure. De nouveau candidat à Ajaccio en 1871 et élu, il devint président du Conseil général. A la Chambre, il se rangea au nombre des 363 et se fit ainsi battre à nouveau en Corse par Raucher. Réélu cependant, il ne renonça pas à ses idées démocratiques, qui le firent encore battre par le baron Haussmann. Il se retira alors de la bataille politique, à 55 ans, après avoir, dans un manifeste, exposé la doctrine napoléonienne, à base démocratique.



NOUVELLES

en quelques lignes

Au cours de ces trois derniers mois angoissés, les journaux nous ont donné relativement à la Corse, assez peu de nouvelles intéressantes. Deux méritent cependant ici de retenir notre attention : d'abord celles qui se rapportent à l'érection de la statue de Napoléon à Ajaccio, ensuite celles qui relatent la fête du Vin.

La statue de Napoléon 1^{er}. — Ce fut bien l'un des événements les plus extraordinaires de notre époque que cette glorification de l'empereur Napoléon 1^{er} par un gouvernement républicain, et par un gouvernement républicain qui s'appuie sur les éléments les plus farouches de notre République. Il n'y a pas bien longtemps que l'un des membres importants de ce gouvernement osait dire : « Le régime impérial a sombré dans la boue et dans la honte », méconnaissant par là les raisons de la chute napoléonienne et les bienfaits que l'administration de cet enfant de la Corse avait répandus sur la France. Comme la situation nationale et internationale a dû changer pour que nous en arrivions à cette amende honorable ! Quel spectacle réjouissant pour un esprit dénué de tout sectarisme et dont la seule passion politique est l'amour de la France que cette union de tous les partis politiques autour d'une figure qui symbolise tout simplement (il faudra toujours s'en souvenir dans les moments critiques), la grandeur de la patrie, une époque glorieuse, jamais égalée, celle de la victoire, de l'ordre et de la prospérité. N'est-il donc pas symptomatique que cet homme, dont quelques historiens, ont voulu faire un tyran, ait eu pour principaux partisans : les ouvriers !

Pour la mise en place d'une énorme statue de Napoléon 1^{er}, qui trouva longtemps asile dans le vestibule de l'Hôtel de Ville d'Ajaccio, un Comité recueillit par souscription publique près de 200.000 francs et put élever à la mémoire de l'Empereur, près de la grotte où, dit la légende, Napoléon enfant aimait à méditer, un monument grandiose et sans banalité. Le gouvernement avait décidé de s'associer officiellement à la fête qui avait été organisée à cette occasion. La belle place du Casone, parfaitement aménagée, fut donc remplie par une foule énorme, désireuse de participer à la commémoration patriotique, en même temps que les autorités officielles et officieuses. On put voir côte à côte les Bonapartistes et les Socialistes, Monseigneur l'évêque Rodié et Monsieur le Préfet, M. Landry et M. Piétri, deux adversaires politiques d'apparence irréconciliables, mais qui en cette journée unique où la Corse était exaltée avec son génial enfant, avaient fait taire leur hostilité et donné à leurs électeurs cet exemple d'entente. Qu'ils en soient loués ! Autour de ces personnages importants se

pressaient les délégués des nombreuses villes où Bonaparte avait séjourné, et de quelques grandes provinces telles que l'Alsace et Paris, ainsi que les représentants officiels de la Belgique, de la Pologne, de la Yougoslavie, de la Tchécoslovaquie, même des Etats-Unis, voulant montrer que ce jour de fête était celui de la France sans doute, mais aussi celui de tous les peuples libres ou libérés par la propagande révolutionnaire de Napoléon I^{er} qui leur annonçait l'évangile des temps nouveaux : les Droits de l'Homme. On peut être étonné que le gouvernement de cette Italie qui doit tant à l'Empereur, et au génie que son Duce a essayé de s'annexer, n'y ait pas été mieux représenté.

Le ministre de la marine, M. Campinchi, qui présidait la cérémonie a, dans un discours fondé sur l'impartiale histoire, proclamé les mérites de celui qui rendit à la France, meurtrie par la Révolution, la gloire et l'ordre, qui lui donna le cadre politique et administratif, préparé par la Révolution, dans lequel nous vivons. Son discours, dont nous avons cité quelques phrases, mériterait d'être reproduit tout entier, car il est une page d'histoire, digne de conservation. Personnage officiel, parlant au nom du gouvernement, il parlait pour les futurs républicains et leur dictait la leçon qu'ils devraient désormais réciter quand ils parleraient de Napoléon-le-Grand.

On a écrit que dans le banquet, par lequel la cérémonie finit, les Bonapartistes entonnèrent le chant ajaccien et que beaucoup de Républicains avec eux répétèrent :

A genoux, citoyens, chers frères,
Son ombre descend parmi nous.
Que dans Ajaccio, et sur la terre,
On n'entende plus que ce nom
Napoléon, Napoléon.

Le spectacle dut être bien émouvant de cette foule variée communiant dans le souvenir de l'homme qui, venu d'Ajaccio, emplît la terre de son nom cent vingt ans encore après sa mort et que les peuples les plus différents, Allemands, Egyptiens ou Japonais honorent à l'égal d'un Dieu ! Quel orgueil les Corses, acteurs de cette fête, n'ont-ils pas dû ressentir !

Nous ne dirons rien des fêtes populaires qui se déroulèrent en ce jour. Les journaux de droite comme de gauche ont été à ce sujet prolixes. Nous voulions simplement ici, dans cette Revue à caractère historique, signaler l'importance politique de ce 15 août 1938, qui contribuera, nous l'espérons, à faire l'union de tous les Français, également menacés dans leur liberté et leur indépendance. Gloire à Napoléon le pacificateur !

La viticulture corse. — Le mois de septembre a été celui de la glorification de la vigne corse. Des personnalités continentales, qui s'intéressent particulièrement à cette culture, avaient été invitées, avec M. Barthe, président du groupe viticole de la Chambre, à parcourir notre vignoble. Une fête et un banquet

terminèrent dignement cette visite et le vin corse, le meilleur, coula abondamment. Aussi M. Barthe, dont l'estomac était reconnaissant, a-t-il consacré un long article à la culture en Corse de la vigne qu'il semble avoir ignorée jusqu'au jour où il fut invité à en goûter le produit. Notre vignoble donne environ 200.000 hectolitres par an de vin. Et quel vin ! M. Barthe reconnaît qu'il peut soutenir la comparaison avec les meilleurs crus de France. A les déguster, on évoque les plantes aromatiques du maquis et on comprend que ces vins ne puissent être comparés avec un autre. M. Barthe cite le **patri moniu**, le **tallanu**, le **sciaccarellu**, comme celui du clos Landry, le **minustellu** et le **nielluoccu** ; parmi les vins rouges, ce sont le **vermentinu** qui rappelle le malvoisie, le **genovellu**, le **brustiani**, le **riminese** et parmi les vins rosés, le **barbarescu**, le **rossoyu** et le **jiru**. Le muscat est remarquable, surtout dans le Cap Corse et on doit une mention particulière à l'**aleaticu** de Roglianu. Certains vins ont un degré alcoolique de 18° ; ils ont été vendus jusqu'à 250 et 300 francs l'hectolitre. Quelques propriétaires récoltent jusqu'à 5.000 hectolitres. Bref, dit M. Barthe, des vins corses nous avons conservé un durable souvenir et quand les vignerons auront amélioré leurs procédés de vinification, « l'île aux raisins savoureux », suivant son expression, pourra rivaliser avec n'importe quelle autre région. La vigne est pour la Corse une richesse considérable qui ne demande qu'à être abondamment exploitée.

Pour les produits corses. — M. Pasquinelli, dans un article qui a fait sensation, a déclaré que l'organisation de la vente des produits corses est déplorable, que le producteur est découragé ou exploité, que l'assainissement a été raté, etc...

Il voudrait « que la vente des produits insulaires fût organisée par un Office corse, présidé par le préfet pour éviter la politique (Hum !). Les produits devraient être bien présentés et les falsificateurs sévèrement poursuivis. — Il est certain qu'il y a beaucoup à retenir dans ces idées et que nos produits sont malheureusement si bien truqués que les fraudeurs finiront par leur donner mauvaise réputation. Comment amener le progrès économique en Corse, si le continent qualifie tous nos produits de mauvais, alors qu'ils sont, au naturel, presque toujours succulents ! Les falsificateurs commettent un crime de lèse-patrie. Sus aux tripatouilleurs ! ! !

Les incendies de forêts. — On s'attendait à ce que, pendant l'été dernier, les incendies, comme dans les années passées, fissent la ruine de nombreux cantons. Réjouissons-nous. Exceptionnellement, il y en eut très peu. Sans doute, pour en garder le souvenir, quelques régions eurent à s'affoler et nous pensons au feu qui, dans la nuit du 13 au 14 juillet, menaçait le village de Torre et même Sainte-Lucie de Portu-vecchiu dans les environs. Mais grâce à l'intervention rapide de la garnison de Portu-vecchiu et de la gendarmerie, aidée par les habitants, le fléau fut maîtrisé. En somme, l'année 1938 fut loin d'être aussi désastreuse que 1937, et en parcourant la Corse

pendant le mois de septembre, rares furent les foyers d'incendie que nous eûmes à constater. Nos bergers et nos touristes commenceraient-ils à comprendre le mal que leur égoïsme ou leur imprudence font au pays et à eux-mêmes ? Souhaitons-le, mais que les pouvoirs publics continuent à utiliser les mesures légales ou les décisions municipales, ou les moyens techniques, ou les recommandations et les menaces pour délivrer la Corse de ce mal endémique.

Le Tourisme. — Radio-P.T.T. a transmis pendant l'été dernier une allocution radiodiffusée du président de l'Essi d'Ajaccio, le comte Peraldi, qui mérite une mention par sa netteté et sa sobriété. C'est un court résumé historique et géographique d'une île qui commence à être connue et appréciée et que les étrangers commencent à ne plus placer dans les mers tropicales. Désormais peu de continentaux ignorent qu'elle est située dans la Méditerranée et qu'elle est française. Le Syndicat d'Initiative d'Ajaccio, qui se donne beaucoup de mal pour les renseigner, a bien mérité les remerciements des Corses et même des touristes qui viennent parcourir le pays. Leur nombre n'a jamais été plus grand que dans les mois derniers. Par milliers, ils ont assailli nos hôtels, parcouru nos routes à pied (mais gare aux auto-pisteurs !), en voiture, en automobile particulière ou commune, en chemin de fer. Tout le monde en a profité ! L'industrie du tourisme est lancée, que les Corses en profitent, mais n'abusent pas. Ils doivent s'efforcer d'améliorer leur organisation et surtout éviter que les visiteurs continuent à dire : quel beau pays, mais comme on y mange mal ! Quand les touristes quitteront vos hôtels, en reconnaissant l'exactitude de ce tableau lyrique que nous empruntons au fin journaliste qu'est Jean Makis, nos hôteliers auront atteint le but : « Dans ce singulier pays, les chevaux ont des nerfs de jolies femmes ; ils sont fins comme des gazelles et sobres comme des chameaux. Les mules aux pieds merveilleusement sûrs et qui constituent le fond de la traction animale en Corse sont aussi belles que des mules de cardinaux du seizième. Les chèvres sauvages se nomment mouflons ; les chèvres domestiques ont des élégances de vedettes de cinéma, des yeux pailletés d'or, des barbiches de mousquetaires et un amour immodéré des altitudes où elles s'agrippent, les quatre pieds joints et d'où elles vous regardent passer, un brin de cytisse au coin de leur bouche maraudeuse. »

L'Île de Beauté. — On annonce la réapparition très prochaine de ce journal, qui était en sommeil depuis quelque temps et qui, consacré entièrement aux nouvelles corses, ignorera toujours la politique. Grâce à un nouveau rédacteur en chef, à la fois intelligent et érudit, qui connaît admirablement notre pays, nous ne doutons pas que la lecture de ses quatre feuilles ne soit d'un grand intérêt. Nous l'attendons avec impatience.

Galéjade américaine. — Un grand journal des Etats-Unis, le *New-York Herald Tribune* a reproduit un article amusant, dont

nous ne pouvons que rire. Un de ses correspondants a proposé, pour résoudre le problème juif en Allemagne, en Autriche, en Palestine, etc... de donner la Corse aux malheureux Israélites, que persécutent les régimes dits totalitaires. Nos compatriotes seraient largement dédommagés de leurs terres, maisons et autres propriétés, puis expropriés et exilés en France et en Italie.

L'auteur de ce projet abracadabrant fait preuve d'une ignorance totale des conditions ethnographiques et morales de notre île. Il fait trop peu de cas de l'affection profonde que les Corses ont pour leur petite patrie ; ils ne l'échangeraient pas contre un monceau d'or ! Certes notre habitude de l'hospitalité nous ferait accueillir avec sympathie un certain nombre de ces malheureux que, sous le vain prétexte d'assurer la pureté de la race (!) on veut chasser de leur patrie, sans doute pour confisquer plus librement leurs biens, mais quant à leur céder la place, nul n'y songerait. Le directeur du journal précité a, devant le ridicule du projet, senti la nécessité de s'excuser en invoquant la figure de l'Empereur. Non, mais voyez-vous la ville d'Ajaccio devenue le rendez-vous et la propriété de tous les juifs de l'univers ! ! !



Le Directeur-Gérant,

A. AMBROSI.

CHEZ VOUS

**Jeunes gens, jeunes filles, adultes, il est facile de préparer
rapidement et par CORRESPONDANCE**

**Sous la direction de Professeurs spécialisés
ou de Professeurs agrégés des Lycées de Paris**

- 1° les examens de l'enseignement primaire, primaire supérieur et secondaire**, (certificats, brevets élémentaire et supérieur, baccalauréats ancien et nouveau régime, école coloniale, écoles d'agriculture, etc.), préparation partielle ou complète.
- 2° toute situation commerciale, financière et industrielle** (aide-comptable, teneur de livres, caissier-comptable, correspondancier en langue française ou étrangère, sténo-dactylographe, dessinateur-industriel, etc., etc.)
- 3° tous les concours administratifs** : (ministères, chemins de fer, Banques, Postes et Télégraphes, douanes, préfectures départementales, préfectures de police et de la Seine, inspection du travail, caisse des dépôts, contributions directes, Assistance publique, Trésoreries générales (France et colonies), Octroi de Paris, Société du Gaz, etc., etc.)
- 4° les carrières militaires suivantes** : de l'armée active (peloton des élèves officiers de réserve E.O.R., Ecoles de sous-officiers, Ecoles d'Officiers de Saint-Maixent, Saumur, Poitiers, Versailles, et de Gendarmerie, Adjudants d'administration du génie, agents et sous-agents militaires ;
de l'armée de réserve (attachés d'intendance, sous-lieutenants d'administration du service de l'Intendance et du service de Santé). Devoirs corrigés par des militaires.

Détachez cette page de la Revue et **envoyez-la** sous enveloppe affranchie, avec votre nom et votre adresse, en soulignant l'indication de l'examen que vous désirez préparer

Aux Cours PIGIER, 53, Rue de Rivoli, Paris (1^{er})

vous recevrez aussitôt, sans engagement et sans frais,
le programme et tous renseignements.

L'apéritif incomparable

Damiani

CAP CORSE

18°

Rouge ou Blanc

CASE A LOUER



Horaires de la Compagnie des Chemins de fer

I. — AU DÉPART DE BASTIA

Train n° 9. — Départ 7 h. 45; Arrivée à Portu-Vecchiu, 11 h. 22.

Train n° 3. — Départ 7 h. 55; Arrivée à Ajaccio, 14 h. 20.

Train n° 21. — Départ 13 h. 00; Arrivée à Ajaccio, 18 h. 31.

Train n° 11. — Départ 15 h. 10; Arrivée à Portu-Vecchiu, 20 h. 17.

Train n° 7. — Départ 16 h. 30; Arrivée à Corte, 19 h. 31.

II. — AU DÉPART D'AJACCIO

Train n° 4. — Départ 7 h. 40; Arrivée à Bastia, 14 h. 22.

Train n° 22. — Départ 12 h. 55; Arrivée à Bastia, 18 h. 30.

Train n° 8. — Dép. 15 h. 50; Arr. à Corte, 19 h. 50.

III. — AU DÉPART DE CORTE

Train n° 1. — Départ 6 h. 27; Arrivée à Ajaccio, 10 h.

Train n° 2. — Départ 6 h. 05; Arrivée à Bastia, 8 h. 58.

IV. — AU DÉPART DE PORTU-VECCHIU

Train n° 10. — Départ à Ghiso; à Bastia, 8 h. 58.

Train n° 12. — Départ 13 h.; Arrivée à Bastia, 18 h.

Train n° 20. — Départ 7 h. 05; Arrivée à Bastia 11 h. 45.

V. — AU DÉPART DE PONTE-LECCIA

Train n° 13. — Départ 10 h. 20; Arrivée à Calvi, 13 h. 04.

Train n° 15. — Départ 14 h. 48; Arrivée à Calvi, 17 h. 33. (N'a pas lieu le dimanche).

Train n° 15 bis. — Départ 18 h. 30; Arrivée à Calvi, 21 h. 15. (N'a lieu que le dimanche).

Par autorail, départs de Bastia à 7 h. 30 et à 15 h. 05; arrivées à Ajaccio à 11 h. 25 (tous les jours) et à 18 h. 56 le samedi.

Départs d'Ajaccio à 7 h. 10 et à 15 h. 25; Arrivées à Bastia à 11 h. tous les jours; à 19 h. 15 le dimanche.

VI. — AU DÉPART DE CALVI

Train n° 14. — Départ 6 h. 35; Arrivée à Ponte-Leccia, 9 h. 25. (Correspondance avec le 56).

Train n° 16. — Départ 14 h. 10; Arrivée à Ponte-Leccia 17 heures. (Correspondance avec les 22 et 7).

Les Horaires d'Hiver de la Compagnie Fraissinet

14 Octobre au 1^{er} Avril

CONTINENT-CORSE

Dimanche midi, Nice-Calvi (dimanche 18 h.);
Dimanche midi, Marseille-Bastia, commerc. (lundi 6 h. 15);
Lundi 16 h. 30, Marseille-Ajaccio, rapide (mardi 6 h. 15);
Mardi 12 h., Nice-Calvi (mardi 19 h. 45);
Mercredi 12 h., Livourne-Bastia (mercredi 18 h.) ;
Mercredi 14 h. 45, Marseille-Bastia (jeudi 6 h. 30);
Jeudi 14 h., Marseille-Ajaccio (vendredi 6 h. 15);
Vendredi 20 h., Nice-Ajaccio (vendredi 6 h. 30);
Samedi 11 h., Marseille-Toulon-Calvi (dim. 5 h.);
Samedi 21 h., Nice-Bastia (dimanche 6 h. 30).

CORSE-CONTINENT

Dimanche 16 h. 30, Bastia-Marseille (lundi 8 h.);
Lundi 23 h., Calvi-Nice (lundi 6 h. 30);
Mardi 11 h., Bastia-Livourne (mardi 17 h.);
Mardi 16 h. 30, Ajaccio-Marseille (mercredi 8 h. 15);
Mercredi 20 h., Ile-Rousse-Toulon (jeudi 6 h.);
Jeudi 20 h., Ajaccio-Nice (vendredi 6 h. 15);
Jeudi 16 h. 30, Bastia-Marseille, commerc. (vend. 10 h. 45);
Vendredi 21 h., Bastia-Nice (samedi 6 h. 30);
Samedi 18 h. 15, Ajaccio-Marseille (dimanche 7 h. 45);

N.-B. — Les dates entre parenthèses indiquent les jours
et heures d'arrivée.

POUR VOYAGER COMMODEMENT

Prenez un carnet de voyage circulaire à itinéraire facultatif; vous l'établissez vous-même en faisant 500 kilomètres au minimum. Il peut comporter des solutions de continuité. Sa validité est de 30, 45 ou 60 jours suivant l'importance du parcours. Elle peut être prolongée de moitié moyennant un léger supplément. La réduction augmente avec la distance, elle peut atteindre 30 % en 1^{re} classe, 20 en 2^e et 3^e classe. Moitié prix pour les enfants de 3 à 7 ans.

POUR VOYAGER AGREABLEMENT

Prenez des billets aller et retour à prix réduits pour voyages combinés en chemin de fer et en autocar. Ils comportent une réduction de 30 % en toutes classes sur les trajets par fer, sans que vous ayez à remplir d'autre condition que celle d'effectuer un parcours minimum de 100 kilomètres en chemin de fer et de 100 en autocar. Leur validité de 33 jours peut être prolongée.

Pendant la période des vacances, vous pourrez obtenir des billets d'aller et retour comportant des réductions de 20 à 30 % selon la classe. Il vous suffit d'effectuer un parcours aller et retour d'au moins 600 kilomètres si vous allez dans une station balnéaire et 300 dans une station thermale et climatique. La validité des billets est de 30 jours, qu'on peut prolonger deux fois de 30 jours.

PLUS ON EST, MOINS ON PAIE

Un billet de famille d'aller et retour peut être obtenu, si on est trois au moins et si on effectue un parcours de 300 kilomètres aller-retour. Les deux premières personnes paient place entière, mais la troisième et les suivantes ne paient que quart de place, 4 personnes ne paient donc que 2 places et demie.

Plus le parcours est long et plus on est nombreux, moins on paie. La voiture automobile bénéficie de 75 % de réduction, 303 francs au lieu de 1175 francs pour 1000 kilomètres de parcours.

POUR LES VOYAGES EN CORSE

Des wagons-lits de 3^e classe circulent entre Paris et Nice. Ainsi, comme les voyageurs de 1^{re} classe, ceux de 3^e peuvent se déplacer en wagon-lit. Le supplément pour occuper une place de wagon-lit de 3^e classe est des plus réduits : 135 francs.

Pour renseignements complémentaires, demander aux agences du P. L. M.